Illinois U Library

NUMÉRO 29 — 26 FÉVRIER 1949

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec « FRANCE-ILLUSTRATION ».

FRANCE-ILLUSTRATION
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Mollinot. Denise. Martine. Bruno. Jean-Pierre.

Walter. Martine. Denise. Bruno. Mollinot.

Walter. Martine. Denise. Bruno.

1 DENISE. — *Est-ce qu'il n'a pas un petit complexe d'infériorité?* (ACTE PREMIER.)

2 DENISE — *Les marronniers en fleurs m'ont toujours bouleversée.* (ACTE PREMIER.)

3 MARTINE (amusée). — *Tu es toujours à la merci des gens qui te font rire!* (ACTE PREMIER.)

4 DENISE. — *Mais vous étiez sensationnel!* (ACTE II.)

5 IAN. — *Vous êtes vivante en moi comme une blessure!* (ACTE II.)

Sir Michaël. Denise.

Denise. Ian. Sir Michaël.

LES ENFANTS D'ÉDOUARD

Comédie en trois actes de M.-G. SAUVAJON
d'après "*Love and learn*"
de FREDERIC JACKSON et R. BOTTOMLEY

★

Cette pièce a été représentée pour la première fois à Paris, au théâtre de la Madeleine, le 10 novembre 1948, dans une mise en scène de JEAN WALL et avec la distribution suivante :

1. — LES DARVET-STUART :

Denise, 45/48 ans, la mère	*Denise GREY*
Walter, 24 ans, le fils aîné	*Ivan DESNY*
Martine, 21 ans, la fille	*Suzanne GREY*
Bruno, 20 ans, le plus jeune	*Michel FRANÇOIS*

2. — LES PÈRES :

Sir Michaël Norman, 55 ans, gentleman	*Roger TREVILLE*
Ian Letzaresko, 50 ans, pianiste polonais	*Robert PIZANI*
Dominique Revol, 42 ans, dilettante français	*André BRULÉ*

3. — LES DOUCHEMIN :

Madame, 55 ans, une bourgeoise	*Marcelle PRAINCE*
Hélène, 20 ans, sa fille	*Brigitte MARS*
Jean-Pierre, 21 ans, son fils	*Gilles WATTEAU*

4. — LES AUTRES :

Mollinot, 55 ans, un ami	*Camille GUERINI*
Jane, 60 ans, la bonne	*Jane MORLET*

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1948 by M.-G. SAUVAJON.

ACTE PREMIER

Le living-room des Darvet-Stuart, dont la villa se situe quelque part sur les coteaux de Saint-Cloud, est une pièce élégante, confortable et gaie, avec une large découverte sur une terrasse. Sur le mur du fond, le portrait de M. Edouard Darvet-Stuart, quelque chose d'important et de sérieux, à l'huile. On remarque tout de suite une porte au loquet de laquelle pend un écriteau. Ledit écriteau se trouvant pour le moment posé à l'envers, nous ne pouvons rien y lire. Au lever du rideau Bruno est seul en scène. Il siffle doucement tout en nettoyant avec beaucoup de soin le canon d'une carabine de chasse. Il se lève et inspecte l'intérieur du canon d'un œil critique. Il semble satisfait. Il verrouille l'arme et l'épaule, face à la porte (pas celle où il y a l'écriteau). Cette porte s'ouvre et Walter paraît. Walter est le plus élégant jeune homme que vous ayez jamais rencontré. Il se trouve face à l'arme braquée sur lui et se jette de côté.

WALTER. — Attention !

BRUNO, *le tenant en joue.* — Ne bouge pas ! Tu es le chat des voisins !

WALTER, *furieux.* — Je ne suis le chat de personne ! Lâche cette carabine tout de suite !

BRUNO, *posant l'arme.* — C'est curieux comme tu n'aimes pas rendre service !

WALTER, *fâché.* — Et permets-moi de te dire que je trouve cette plaisanterie...

BRUNO, *souriant.* — Parfaitement déplacée. *(Gentil :)* Bonjour !

WALTER, *sans rancune.* — Bonjour, sale gosse. Tu as vu Martine, ce matin ?

Walter prend une brosse à habit dans un tiroir et brosse méticuleusement son veston.

BRUNO. — Pas vu Martine ce matin. Tennis.

WALTER, *se retournant.* — Et maman ?

BRUNO. — Enfermée dans son bureau avec l'écriteau des grands jours au loquet de la porte.

Walter va à la porte et retourne l'écriteau. Nous lisons : « Fichez-moi la paix ! »

WALTER. — Je voudrais tout de même bien lui parler avant d'aller au journal.

BRUNO. — Pas question. Elle termine le texte de sa conférence sur l'éducation politique des masses. Tu as lu l'article d'hier dans *le Monde* ?

WALTER, *se polissant les ongles contre son veston.* — Au sujet de sa causerie à la salle Pleyel ?... C'est bon ?

BRUNO. — C'est délirant. *(Récitant :)* « Une fois de plus Mme Darvet-Stuart, la célèbre femme de lettres et conférencière, le cerveau le plus aigu de notre siècle, nous a fait une éblouissante démonstration de... *(Soudain :)* Bon Dieu, Wall ! Encore une autre !

WALTER. — Une autre quoi ?

BRUNO. — Cravate ! C'est la soixante-dix-huitième. Comment fais-tu pour avoir soixante-dix-huit cravates ?

WALTER, *calme.* — J'en ai cent-sept

BRUNO, *grave.* — Les bras m'en tombent et je ne trouve pas les mots pour exprimer mon admiration. *(Walter hausse placidement les épaules.)* Ce sont des petits pois ?

WALTER. — Des globoïdes. Le petit pois est mort.

BRUNO, *au garde à vous.* — Vive le globoïde ! Vive le grand Walter Darvet-Stuart qui a tué le petit pois ! !

WALTER. — Cesse donc de faire l'idiot, veux-tu ? Je te répète pour la millième fois que la charge de diriger une revue d'élégance masculine aussi répandue que « Gentleman » ne justifie aucunement ton ironie vagissante. C'est un métier comme un autre, aussi respectable que n'importe quel autre. Je travaille dix heures par jour. Quand tu pourras en dire autant je me ferai un plaisir de discuter la question avec toi. Essaie d'abord de passer ton bachot !

BRUNO. — Tu n'as pas honte d'humilier un fainéant !

WALTER, *désarmé.* — Dieu que tu es bête, mon pauvre Bruno ! *(Il consulte sa montre.)* Je me demande si maman va se décider à sortir de son repaire !

Jane, la vieille bonne, entre par la porte de service avec un plateau où est servi le petit déjeuner.

JANE, *maugréant.* — Voilà. Le jour où tout le monde consentira à prendre son petit déjeuner en même temps, dans cette maison, j'allumerai des feux de Bengale !

WALTER. — Bonjour, Jane bien-aimée !... *(Il l'embrasse dans le cou.)* Hop !

Walter commence son déjeuner.

JANE. — Ça va, ça va ! Inutile de me câliner ! Ce qui est dit est dit ! *(A Bruno :)* Tu vas continuer longtemps à laisser traîner ta saleté de carabine sur les coussins des fauteuils, toi ?

BRUNO. — Faites excuse, brigadier ! C'était pour le chat des voisins.

JANE. — Occupe-toi plutôt de tes devoirs de vacances ! *(Elle s'empare de la carabine.)* Et ma corde à linge ? Qu'est-ce que tu en as encore fait ?

BRUNO. — Je l'ai prêtée à Richard. Sa bagnole était en panne. Il n'avait rien pour la remorquer.

JANE. — Et maintenant il a ma corde à linge ! C'est le bouquet !

Mollinot entre par la terrasse.

MOLLINOT. — Bonjour, les enfants. Bonjour, Jane. *(A Walter :)* Ta mère est ici ?

WALTER. — Derrière l'écriteau.

MOLLINOT, *coup d'œil à l'écriteau.* — Je vois. C'est l'éducation politique des masses...

WALTER. — Exactement.

MOLLINOT. — J'aurais pourtant bien voulu lui parler...

BRUNO. — Alors asseyez-vous... *(Désignant Walter :)* Monsieur attend déjà...

MOLLINOT. — Cela pourrait durer longtemps. Quand ta mère travaille...

BRUNO. — Oui... Restez plutôt pour le déjeuner, mon vieux Mol !

WALTER, *sévère.* — Bruno, je t'en prie ! Dis : « Monsieur Mollinot » ou ne dis rien, mais pas de « vieux Mol » ici !

BRUNO. — Pourquoi ? C'est le vieux Mol ! *(A Mollinot :)* Oui ou non ?

MOLLINOT, *souriant.* — Moi, je veux bien. *(A Jane :)* J'hésite à vous encombrer, Jane.

JANE. — Il y a du poulet à la crème.

MOLLINOT. — Alors je n'hésite plus. Comment diable fait-on pour ne jamais vous déranger ?

JANE, *souriant.* — J'ai l'habitude, monsieur Mollinot ! Je ne sais jamais qui y aura, mais je sais toujours qu'y en aura !

Elle sort.

WALTER. — Formule qui définit admirablement notre vie intime. Aussi loin que remontent mes souvenirs, nous n'avons jamais pris un seul repas en famille !

BRUNO. — Ce n'est pas gentil pour le vieux Mol, ce que tu dis là !

WALTER. — Mais le vieux Mol... Monsieur Mollinot, veux-je dire, est de la famille !

MOLLINOT, *souriant.* — Merci, Walter. *(Il prend une cigarette dans un coffret posé sur la table et cherche vainement des allumettes.)* Dites-moi donc pourquoi il n'y a jamais d'allumettes dans cette maison !

WALTER, *lui tendant sa boîte personnelle.* — Il y en a, mais les gens qui viennent les mettent toujours dans leur poche sans faire attention...

Mollinot allume sa cigarette.

BRUNO. — Du moins, nous espérons que c'est sans faire attention...

MOLLINOT. — Bien sûr. C'est machinal... *(Il met la boîte dans sa poche.)* Content des affaires, Walter ?

WALTER. — Mais oui.

BRUNO. — Vous n'avez pas vu ses globoïdes ?

MOLLINOT, *penché.* — Ah ! oui... C'est charmant. Moi, j'en suis toujours aux larges raies. Est-ce que c'est grave ?

WALTER, *indulgent.* — C'est de votre âge. *(Il consulte sa montre.)* Finalement, je vais aller la déranger !

MOLLINOT. — Ta mère ? Ne fais jamais une chose pareille, malheureux !

WALTER. — Ce que j'ai à lui dire est très important ! Et j'ai du travail au bureau !

MOLLINOT. — Vous ne pouvez pas attendre ce soir ?

WALTER. — Non. J'ai déjà trop attendu...

BRUNO. — Écris-lui ! *(Soudain, il sursaute.)* Alors ça !

Denise Darvet-Stuart vient de paraître, venant du jardin, dans l'ouverture de la porte-fenêtre. Vêtements de sport. Du chic et de la race. Quarante-cinq ans, si l'on raisonne. Moins de quarante ans si l'on se contente de la regarder. Elle tient une énorme brassée de fleurs.

DENISE. — Bonjour, les gosses. Bonjour, Mollinot !... Belle journée, ma foi !

WALTER. — Toi ! Avec des fleurs sur les bras ! Et tu viens du jardin !

DENISE, *souriant.* — Cela ne semble évident. *(Elle dispose les fleurs dans un vase.)* Je te croyais déjà à ton bureau, mon chéri.

WALTER. — Je te croyais dans le tien. *(Il l'embrasse.)* Il y a l'écriteau.

BRUNO. — On te supposait en train d'éduquer politiquement les masses.

DENISE. — J'en avais terminé vers sept heures, ce matin... J'ai eu envie de respirer un peu...

WALTER. — Tu veux dire que tu n'as pas dormi de la nuit ?

DENISE, *riant.* — Ma foi oui... quelque chose dans ce genre... Pourquoi ? J'ai mauvaise mine ?

MOLLINOT. — Même pas, ma chère Denise, même pas ! Vous êtes... *(il cherche le mot)* ...monumentale !

WALTER. — Dites qu'elle est incorrigible ! Elle finira par se tuer à force de travailler des nuits entières ! L'éducation politique des masses ! La vie secrète de la Chine ! Les différentes religions sur le versant oriental du Thibet ! Les beaux arts chez les Incas au IX^e^ siècle ! J'affirme que tout cela ne vaut pas huit bonnes heures de sommeil !

BRUNO. — En tant que fainéant officiel de la famille, j'approuve chaleureusement !

DENISE, *riant.* — Mes enfants, je vous remercie de cette intervention affectueuse et spontanée, mais vous me permettrez de... *(Elle va au mur opposé et rectifie d'un demi-centimètre la position d'un tableau qui n'est pas exactement d'aplomb.)* ... de ne pas être exactement de votre avis. Le travail cérébral nous permet de renouveler nos hormones, et les hormones sont la condition première de toute jeunesse. *(Elle est revenue.)* Vous déjeunez avec nous, Mollinot ?

MOLLINOT. — Je suis déjà invité, chère amie.

DENISE. — Tant pis.

MOLLINOT. — Chez vous.

DENISE. — Tant mieux.

WALTER. — Maman, je voudrais te dire quelques mots... en particulier...

MOLLINOT, *à Walter.* — Faut-il que je m'en aille ?

WALTER. — Si cela ne vous fait rien...

DENISE, *enjouée.* — Que veux-tu que cela lui fasse ? De toute manière, je lui en parlerai certainement. Je lui demande toujours conseil sur tout !

MOLLINOT, *souriant.* — Quitte à n'en tenir aucun compte...

WALTER, *à Mollinot.* — Dans ce cas, vous pouvez rester...

BRUNO. — Et moi ?

WALTER. — C'est une affaire personnelle.

BRUNO, *riant.* — Tu penses !... Je la connais, ton affaire personnelle ! *(A Denise :)* Il veut épouser la petite Douchemin.

DENISE. — La petite Douchemin ?... La fille de la veuve Douchemin ? C'est vrai, Walter ?

WALTER, *regardant de travers Bruno.* — C'est vrai. J'aurais assez aimé te l'apprendre moi-même... mais enfin...

DENISE, *cherchant.* — La petite Douchemin ?... Est-ce qu'elle n'est pas un peu jeune ?

WALTER. — Elle a eu vingt ans le mois dernier.

DENISE. — Un âge affreux, autant que je m'en souvienne !... Tu la trouves jolie ?

WALTER, *avec force.* — Elle *est* jolie !

DENISE. — Et intelligente, je crois ? Licenciée ès lettres ou quelque chose dans ce genre ?

WALTER. — C'est exact.

DENISE. — Pas une ombre de poitrine, malheureusement !

BRUNO. — Comme la Beauce. Plate, mais cultivée.

WALTER, *sec.* — Très délicat, merci !

DENISE. — Et, dis-moi... *(Elle fait sauter d'une chiquenaude un grain de poussière sur le veston de Walter.)* Tu l'aimes ?

WALTER. — Je croyais te l'avoir fait comprendre.

DENISE. — Je veux dire, t'intéresse-t-elle ou te sens-tu simplement attiré vers elle ?... Préfères-tu qu'elle parle ou qu'elle se taise ?

WALTER. — Eh bien... les deux, je crois.

DENISE, *avec un sourire.* — C'est beaucoup. Enfin, tu choisiras plus tard... Bien entendu, vous avez flirté ?

WALTER, *ennuyé.* — Qu'est-ce que tu entends par là ?

DENISE. — Ce que tu entends toi-même.

WALTER. — Eh bien, oui, nous avons flirté.

DENISE. — Et vous êtes heureux ?

WALTER. — Profondément.

DENISE, *conclusion logique pour elle.* — Alors, pourquoi veux-tu l'épouser ?

WALTER, *sursaut.* — Comment ?

MOLLINOT. — Denise !

BRUNO. — Maman, tu me scandalises !

DENISE. — J'essaie d'être logique. Tu l'aimes. Elle t'aime. Elle est intelligente. Vous êtes heureux. C'est bien cela ?

WALTER. — Oui, mais...

DENISE. — Alors je te répète : pourquoi veux-tu l'épouser ? Pourquoi veux-tu changer un état de choses dont tu te déclares entièrement satisfait ?

WALTER. — Pourquoi ? Pourquoi ? Mais parce que cela se fait ! Parce qu'on épouse généralement les jeunes filles qu'on aime !

DENISE. — Pfuitt !

WALTER. — Pfuitt ? Vraiment, je renonce à te comprendre ! Notre père ne t'a-t-il pas épousée ? Et aurais-tu admis qu'il ne t'épousât pas ?...

D'un geste large, Walter désigne le portrait de M. Darvet-Stuart. Tout le monde se retourne. Petit silence.

DENISE, *attendrie.* — Pauvre cher Édouard !

WALTER. — N'as-tu pas été parfaitement heureuse avec lui ?

DENISE, *les yeux sur le tableau.* — Je dois reconnaître qu'Édouard a toujours été l'ami le plus serviable et le plus discret qui ait jamais figuré dans les rêves d'une femme.

WALTER. — Ne t'a-t-il pas donné trois enfants que tu adores et qui te le rendent bien ?

DENISE. — Je ne discuterai pas davantage la question des enfants.

WALTER. — Alors ?

DENISE. — Le mariage est une grave décision, Walter. Très exactement, c'est la plus grave qu'il nous soit donné de prendre au cours de notre vie. J'aimerais que tu jettes un coup d'œil... *(Soudain, passant devant Mollinot :)* Pardon !... *(Elle va au tableau et rectifie sa position. Elle se retourne.)* ...aux dernières statistiques du Centre international de la Famille.

WALTER. — Les statistiques n'ont aucun rapport avec ce que je ressens pour Hélène Douchemin.

DENISE. — Grosse erreur, mon chéri. Les chiffres traduisent tout, même l'amour. On ne peut rien contre les statistiques, et elles prouvent que le nombre des divorces, c'est-à-dire des unions légales irréfléchies, augmente chaque année dans des proportions effrayantes. C'est tout ce que je voulais dire.

BRUNO. — C'est bien la première fois que j'entends parler de divorce avant le mariage !

DENISE, *gentiment.* — Ce qui prouve simplement que les gens que tu écoutes parlent à tort et à travers, mon chéri. Va tuer le chat des voisins, va !

MOLLINOT. — Si vous le permettez, ma chère Denise... ne pensez-vous pas que les divorces sont tout de même une exception ?

DENISE. — Je le pense. Reste à savoir si les ménages qui ne divorcent pas sont tous des ménages qui ne divorceraient pas s'ils pouvaient le faire.

WALTER. — Maman, tu es décourageante ! Tu vas finir par m'effrayer ! J'aime Hélène à en mourir et je suis certain qu'elle m'aime à peu près autant. Les Douchemin sont une grande famille. Nous-mêmes, grâce à toi, ne sommes pas n'importe qui. Et voilà que tu me conseilles l'union libre !

DENISE, *riant.* — Je ne te conseille rien, mon chéri. Ou plutôt si, je te conseille d'être heureux. Sois-le très vite, très fort, très longtemps. Sois-le à n'importe quel prix et si ce prix-là est le mariage, eh bien, marie-toi !

WALTER, *heureux.* — Maman ! *(Il la serre dans ses bras.)* Je sais d'ailleurs qu'Hélène te plaira. C'est fou, ce qu'elle peut te ressembler.

DENISE, *pas tellement rassurée.* — Ah ! oui... Eh bien, mais... je suppose que c'est parfait... Enfin, réfléchis encore. *(Elle lui tapote gentiment la joue.)* Quoi que tu fasses, ce sera bien fait.

WALTER, *heureux.* — Merci.

DENISE, *enchaînant.* — Tout est profitable, à ton âge, même les erreurs.

WALTER, *ardent.* — Mais cela ne peut pas être une erreur, maman ! Tu me connais !

DENISE. — Oui, mais tu ne représentes que la moitié du problème.

BRUNO. — Amène-nous donc l'autre moitié, qu'on se rende compte ! *(A Mollinot :)* Pas vrai, Mol ?

WALTER. — Mais elle ne demande pas mieux, et moi non plus !... Voyons, maman... quand peux-tu la recevoir ?

DENISE. — Eh bien, mais... Quand tu voudras, mon chéri... euh... Il faudrait que je commence dès aujourd'hui à jeter les grandes lignes de ma conférence de Londres... C'est un sujet tellement complexe.

MOLLINOT. — La Chine, point d'interrogation du monde ?

DENISE. — Oui. Et quel terrible point d'interrogation !... Cinq cents millions d'individus. Un peuple immense sans patrie. L'objet des plus gigantesques convoitises internationales. La guerre civile en permanence sur un territoire de cinq millions de kilomètres carrés !... Imaginez un peu qu'un homme réussisse à discipliner cette force incalculable à son profit ! Ce serait la fin de l'Occident, Mollinot !

D'un geste sec et précis elle rectifie la position du nœud de cravate de Mollinot.

MOLLINOT. — D'accord, mais quel homme en serait capable ?

DENISE. — N'importe lequel. Staline ou un autre.

MOLLINOT, *sceptique.* — Staline a déjà beaucoup à faire chez lui !

DENISE. — Mon ami, vous êtes un aveugle ! Un dangereux aveugle ! Rappelez-vous ma série de conférences d'Alexandrie ! J'ai mis le doigt sur la plaie ! Les frontières sentimentales de la Russie sont sur l'océan Pacifique, Mollinot ! *(Elle se tourne vers Walter:)* Cela ne te semble-t-il pas tout à fait raisonnable ?

WALTER. — Ce qui me semblerait tout à fait raisonnable, c'est que tu me dises quand je pourrai te présenter Hélène.

DENISE. — Ah ! oui... Mais quand tu voudras, mon chéri. Quand tu voudras !

WALTER. — Les Douchemin doivent justement s'absenter. Penses-tu que dans une quinzaine de jours...

DENISE. — Dans une quinzaine de jours, bien sûr ! C'est excellent ! Est-ce que sa mère l'accompagnera ?

WALTER. — Cela me semble normal.

DENISE. — Tout à fait normal ! C'est une femme insupportable et vide comme un tambour, dont il vaut mieux se débarrasser le plus vite possible.

WALTER. — Tu sais, elle gagne à être connue.

DENISE. — Tout le monde gagne à être connu. C'est pourquoi il faut connaître le moins de gens possible. Bruno, appelle Jane.

BRUNO, *hurlant.* — Jane !

DENISE. — Il y a une sonnette !

BRUNO. — Non. Je l'ai réparée.

DENISE, *à Walter.* — Au fond, c'est peut-être une bonne chose que tu épouses Hélène. En vivant près de nous, elle apprendra à devenir moins intolérante et d'esprit moins étroit que sa sotte de mère. J'ai toujours pensé que l'hérédité pouvait être combattue très efficacement. Rappelle-toi les expériences de Kloutow à Varsovie.

WALTER, *sec.* — Kloutow procédait par l'opération du cervelet. Il n'en saurait être question pour Hélène, maman. Je trouve son cervelet parfaitement conforme à mes aspirations.

Jane entre, venant de l'office.

JANE. — Quelqu'un m'a appelée ?

DENISE. — Il me semble, oui. Jane, Walter va se marier.

JANE, *étonnée.* — Tiens ! Drôle d'idée !

WALTER, *agacé.* — Je ne vois pas ce qu'elle a de tellement drôle.

DENISE. — Drôle ou pas, M^me^ veuve Douchemin et sa fille viendront dîner à la maison dans une quinzaine. Je vous le dis maintenant pour que vous ayez tout le temps de vous faire à cette idée. Petite soirée intime modèle n° 1. Vous brosserez le smoking de Bruno. Nous serons sept : les deux Douchemin, Walter, Bruno, Martine, Mollinot et moi-même.

JANE. — Et le petit Douchemin ?

DENISE, *étonnée.* — Il y a un petit Douchemin ?

WALTER. — Jean-Pierre, le frère d'Hélène. Mais il ne viendra certainement pas. Il préférera aller au cinéma.

JANE. — Eh bien moi, je crois qu'il viendra. J'en suis même sûre. Ça fera huit.

Elle sort.

BRUNO. — Jane prend des allures de pythonisse. Elle doit lire dans le marc de café.

WALTER. — Et maintenant, je me sauve. Je suis terriblement en retard. *(Il embrasse sa mère.)* A tout à l'heure, maman.

DENISE. — A tout à l'heure, mon chéri. Et bravo !

WALTER. — Merci.

DENISE. — Je parle de ta cravate. Elle est ravissante !

WALTER, *souriant.* — Merci quand même.

Il sort.

DENISE, *à Mollinot.* — Enthousiaste mais calme. Volontaire mais tendre. C'est le portrait de son père !

BRUNO. — A propos, maman, quel âge avais-tu quand tu es tombée amoureuse de papa ?

DENISE. — Dix-neuf ans, mon chéri.

BRUNO. — Et lui ?

DENISE. — Ce pauvre Edouard était sensiblement plus âgé. Lorsque Walter est né, il avait vingt-neuf ans...

BRUNO. — J'aurais voulu te connaître à cette époque. Tu devais être la plus jolie maman du monde !

DENISE, *riant.* — J'étais assez agréable à regarder, il faut le reconnaître.

Martine Darvet-Stuart paraît à la porte-fenêtre du jardin.

MARTINE. — Bonjour, vous trois, membres de la famille et autres ! Deux heures de footing ! J'ai une faim terrible !

Elle embrasse sa mère, Mollinot et tire les cheveux de Bruno.

DENISE. — Je croyais que tu devais jouer au tennis jusqu'à midi, ma chérie.

MARTINE. — J'avais quelque chose à te dire.

DENISE. — Moi aussi, à propos !... Quelque chose d'assez extraordinaire. Walter se marie !

MARTINE. — Non ? Avec une gravure de modes ?

DENISE. — Avec Hélène Douchemin ! Les sardines Douchemin, tu sais ?

MARTINE, *suffoquée.* — Avec Hélène Douchemin ?... Walter épouse Hélène Douchemin ? *(Elle rit brusquement.)* Mon Dieu que c'est drôle ! Ces choses-là n'arrivent qu'à moi !

DENISE. — Pourquoi cela, ma chérie ?

MARTINE, *riant.* — Parce que je vais en faire autant !

Un temps de silence né de la stupeur. Denise, Mollinot et Bruno se regardent.

DENISE. — J'ai le sentiment profond que tu devrais t'expliquer plus clairement, mon petit.

MOLLINOT. — Tu veux dire sans doute que tu vas te marier, toi aussi ?

MARTINE. — Evidemment ! Il me semble que c'est assez clair !

BRUNO. — Et quel rapport cela peut-il avoir avec Walter et Hélène ?

MARTINE. — Parce que c'est Jean-Pierre que j'épouse ! Jean-Pierre Douchemin ! Le frère d'Hélène.

DENISE. — Chérie ! Ce n'est pas possible ! Encore un Douchemin ! Rien que des Douchemin ! C'est trop !

BRUNO. — Ces gens-là se conduisent comme des saumons à l'époque du frai.

MARTINE. — Alors, c'est tout ce que vous trouvez à me dire ? Vous êtes gentils !

DENISE. — Excuse-moi, je suis un peu déconcertée... Rien ne laissait prévoir cette offensive des Douchemin... *(Polie :)* Des gens charmants, d'ailleurs... oui... J'ai connu la mère à une de mes conférences... Elle passait dans le quartier et il commençait à pleuvoir... Elle avait peur d'abîmer son chapeau... Alors elle est entrée... Comme elle me l'a avoué très gentiment, il y a des moments où l'on se réfugierait n'importe où...

BRUNO, *souriant.* — Pauvre maman ! Tu donnes tes perles aux pourceaux !

MARTINE. — Cela n'a aucun rapport ! Je ne prétends pas que la mère soit un des flambeaux de la civilisation, mais elle gagne à être connue. Et puis ce n'est pas la mère que j'épouse ! C'est Jean-Pierre !

MOLLINOT. — Est-ce qu'il n'est pas terriblement jeune ?

MARTINE, *sèche.* — Il a vingt et un ans. Cela n'a rien de terrible, que je sache !

DENISE, *conciliante.* — Non, chérie. D'ailleurs, c'est provisoire.

MARTINE. — Jean-Pierre est un amour, en tout cas ! Et il se montre tellement gentil qu'il en arrive à être émouvant.

BRUNO. — Qu'est-ce qu'il fait dans la vie ?

MARTINE. — Il en fait toujours autant que toi, et même davantage ! Il s'occupe de publicité. Il essaie de se rendre utile !

BRUNO, *dégoûté.* — Je vois le genre. C'est un travailleur.

DENISE. — Et, bien entendu, tu es décidée à l'épouser ?

MARTINE, *candide.* — Je ne vois pas ce que je pourrais faire d'autre.

DENISE. — Evidemment ! *(A Mollinot :)* Il est toujours curieux de constater à quel point les femmes ont conservé le goût de l'esclavage. La liberté leur fait peur. Elles ne trouvent leur équilibre que dans la soumission.

BRUNO. — Conférence prononcée par Mme Darvet-Stuart au Congrès féministe de 1931 à Stockholm.

DENISE. — Exactement. Et quinze ans d'expérience quotidienne n'ont pas suffi depuis ce jour à me faire changer d'avis, bien au contraire !

MARTINE, *riant.* — Mais enfin, maman, ce n'est pas moi qui ai inventé le mariage ! Je ne fais que suivre l'exemple de quelques centaines de millions de femmes... que tu as suivi d'ailleurs avant moi. *(Elle se retourne vers le portrait de M. Edouard Darvet-Stuart. Ils regardent tous le portrait. Un temps léger.)* Pauvre cher papa ! Est-ce qu'il était vraiment le même que sur ce portrait ?

DENISE. — Exactement, chérie. Pourquoi ?

MARTINE. — J'ai toujours été frappée par la bonté infinie qu'il y a dans ses yeux !...

DENISE. — C'était le meilleur des hommes. Du plus loin que je me souvienne, il n'y a jamais eu... *(Soudain, passant devant Mollinot :)* Pardon... *(Elle va rectifier légèrement la position du tableau contre le mur et se retourne.)* ... le plus léger nuage dans notre ciel !

MARTINE. — Je suis certaine qu'il en sera de même entre Jean-Pierre et moi.

DENISE, *sourire tendre.* — Alors c'est encore moi qui serai la plus heureuse !

MARTINE. — Maman !...

Elle se jette dans ses bras et l'embrasse.

BRUNO. — Vieux Mol, versez un pleur ! La fière citadelle des Darvet-Stuart ouvre ses portes à la tribu des Douchemin !

MARTINE, *à sa mère, en se dégageant.* — Et maintenant, ne bouge pas, je vais te le chercher !

DENISE. — Ne te bouscule pas, ma chérie. Il pourrait venir dans quinze jours, par exemple, avec le reste.

MARTINE. — Mais il est là, dans le jardin ! Il attend !

DENISE, *ravie et débordante.* — Dans le jardin ! Quelle excellente idée, vraiment !... Dépêche-toi ! Vite ! *(Martine sort en courant par la porte-fenêtre. Denise se tourne vers Mollinot, agacée :)* Dans le jardin ! Ces Douchemin sont impossibles ! Ils s'incrustent ! *(Elle sourit brusquement de nouveau et ouvre tout grands les bras à Jean-Pierre Douchemin qui vient de paraître poussé par Martine et, débordante :)* Dans mes bras, mon enfant ! Martine m'a tout dit ! Je suis ravie et terriblement émue !... *(Elle l'embrasse.)* Comment allez-vous ?

JEAN-PIERRE, *timide.* — Mais... je...

DENISE. — Et votre chère maman ? Et votre charmante sœur que j'ai tellement hâte de connaître ? Asseyez-vous. *(A Martine :)* Il est charmant.

MARTINE, *riant.* — Il est terrifié !... Tu l'intimides. Il a une peur bleue des intellectuelles !

DENISE, *à Jean-Pierre.* — Mais je ne suis pas une intellectuelle ! Je prends un bain chaque jour, je ne porte pas de lunettes, je ne suis pas inscrite au parti communiste et j'admets fort bien que mes confrères aient du talent ! Vous voici rassuré, n'est-ce pas ?

JEAN-PIERRE, *ahuri.* — Oui... je... certainement...

DENISE. — Si j'ai une intelligence au-dessus de la moyenne — et il faut admettre que c'est exact...

BRUNO, *grave.* — Il faut l'admettre.

DENISE. — ...Je l'emploie tout simplement à me rapprocher des autres sans le leur faire sentir. Connaissez-vous ce magnifique proverbe anglais, Jean-Pierre ? « Si le roi te reçoit et que tu te sentes mal à l'aise, c'est que le roi est mal élevé ! »... Ce n'est pas ravissant ?

JEAN-PIERRE, *ahuri.* — C'est... oui, madame... C'est... c'est...

DENISE. — Ravissant ! *(A Martine :)* Est-ce qu'il n'a pas un petit complexe d'infériorité ?

MARTINE, *riant.* — C'est bien possible. *(A Jean-Pierre.)* Quand vous la connaîtrez mieux, vous vous apercevrez qu'elle est la plus simple, la plus tendre et la plus amusante des mamans.

JEAN-PIERRE, *soulagé et souriant.* — J'en suis certain, ma chérie. Il n'y a qu'à la regarder...

Il sourit gentiment à Denise.

DENISE. — Vous êtes un amour, Jean-Pierre ! Je regrette de n'avoir qu'une fille à vous donner ! A propos, vous connaissez M. Mollinot ?

Mollinot et Jean-Pierre s'inclinent.

DENISE — C'est un ami de toujours et il

s'occupe de toutes mes affaires. Je ne sais même plus depuis combien de temps je le connais !

MOLLINOT. — Eh bien, mon Dieu, cela fait exactement...

DENISE, *le coupant.* — Oui, oui, merci ! *(Désignant Bruno :)* Et voici Bruno, mon plus jeune...

JEAN-PIERRE. — Bonjour.

BRUNO. — Bonjour. Est-ce que vous avez votre baccalauréat ?

JEAN-PIERRE, *déconcerté.* — Mon Dieu... non... J'avoue que...

BRUNO. — Bravo ! *(A Martine :)* Il est très bien !

JEAN-PIERRE, *il se dégourdit.* — Ce n'est pas l'opinion de maman ni de mes oncles. Ils sont navrés. J'appartiens à une famille tellement formaliste !

MARTINE. — Que vous l'êtes vous-même un peu ! *(A Denise :)* Je te préviens qu'il est très à cheval sur les traditions... comme sa mère... Ne va pas le scandaliser ! Il a plein les poches de bons principes !

DENISE, *optimiste.* — Bah ! cela lui passera petit à petit. Ce n'est pas comme s'il avait un bec-de-lièvre ! *(Tête de Jean-Pierre. Elle lui explique gentiment :)* Je veux dire par là qu'il est très possible que vous ayez quand même des enfants sains.

JEAN-PIERRE, *un peu choqué.* — Je l'espère.

DENISE. — A cet égard, je crois que mon principe est le bon. La liberté ! Mes enfants ont vécu comme des poulains dans un pré. J'ai simplement veillé à ce que l'herbe du pré fût toujours fraîche. En tout cas, je ne me suis jamais occupée de ce que les gens appellent l'éducation... *(Elle arrange le nœud de cravate de Jean-Pierre.)* ... et qui consiste à déformer patiemment des jeunes êtres sans défense pour les refaire à notre image.

BRUNO. — Deuxième conférence prononcée au cours du Congrès des mères. Vienne 1931.

DENISE. — Exactement. *(A Jean-Pierre, gentiment :)* Maintenant, vous savez tout de moi, mon enfant. Est-ce que je vous fais très peur ?

JEAN-PIERRE, *souriant.* — Pas du tout, et je commence à comprendre pourquoi Martine vous aime tant ! Maman dirait sans doute que vous êtes terriblement anarchiste. Moi, je vous trouve épatante !

MOLLINOT, *souriant.* — Elle n'a pas fini de vous épater !

DENISE. — J'ai fini pour aujourd'hui, en tout cas. Bien entendu, vous déjeunez avec nous ?

JEAN-PIERRE. — J'en serais très heureux, madame, mais je ne sais pas si... si ma mère... enfin, je ne crois pas que... qu'elle...

MARTINE, *souriante.* — ...Qu'elle admettrait une invitation qui n'ait pas été faite au moins quarante-huit heures à l'avance, n'est-ce pas ? Toujours les traditions !

DENISE, *gentille.* — Vous savez, nous mangeons avec des fourchettes !

BRUNO. — Sauf si cela vous embête, bien sûr !

JEAN-PIERRE. — Vous êtes vraiment trop gentils, mais, franchement, je pense qu'il vaudrait mieux que je rentre à la maison...

MARTINE. — Je vous accompagne. Bruno nous servira de chaperon. Tu viens, Bruno ?

BRUNO. — A vos ordres, madame Douchemin.

JEAN-PIERRE, *à Denise.* — Madame... *(A Mollinot :)* Monsieur...

Ils vont vers la porte. Au même moment Walter arrive, essoufflé.

WALTER. — Ça y est ! J'ai eu Hélène au téléphone ! Entendu pour l'invitation ! La mère Douchemin viendra aussi !

MARTINE, *le rappelant à l'ordre.* — Walter !

WALTER. — Quoi ?... *(Il aperçoit Jean-Pierre.)* Oh ! Vous êtes là ?... Bonjour ! Vous savez que j'épouse Hélène ?

JEAN-PIERRE. — Je m'en doutais un peu. Moi, j'épouse Martine.

WALTER. — Non ? Mais c'est magnifique ! Je vous prends votre sœur et je vous donne la mienne ! La loi du talion ! Vous déjeunez avec nous, bien entendu ? Une journée pareille !

JEAN-PIERRE. — Je suis désolé, mais c'est impossible. Il faut que je rentre...

BRUNO. — On le raccompagne. Tu en es ?

WALTER. — Evidemment ! En route !... *(Ils vont vers la porte. Walter se retourne.)* Mollinot, mon ami, si jamais vous profitez de notre absence pour finir le poulet à la crème, il y aura du sang dans cette maison.

BRUNO, *à Jean-Pierre.* — Dites-moi, mon vieux, il ne vous resterait pas encore une sœur, par hasard ?

JEAN-PIERRE. — Non, bien sûr. Pourquoi ?

BRUNO. — Oh ! pour rien... Une petite idée que j'avais dans la tête...

Ils sortent en riant et disparaissent. Un temps. Le visage souriant de Denise retombe immédiatement au repos. Elle semble même assez ennuyée. Elle s'assied, rêveuse, sur le bras d'un fauteuil. Mollinot la regarde avec un sourire affectueux.

MOLLINOT. — Cela devait arriver un jour ou l'autre... Mais comment allez-vous faire ? Ou, plus exactement, qu'allez-vous faire ?

DENISE. — Dire la vérité, Mollinot. C'est une solution toute simple à laquelle on ne pense jamais.

MOLLINOT, *pessimiste.* — La vérité... la vérité... Elle est un peu... imposante, la vérité !

DENISE. — Elle est ce qu'elle est. De toute manière, le mensonge a cessé d'être possible.

MOLLINOT. — Je parie que vous n'avez même pas le trac !

DENISE, *tranquille et souriante.* — Pourquoi le trac ? Je vais combattre sur un terrain que je connais admirablement. C'est le cœur de mes trois gosses. S'ils sont tels que je les ai rêvés, loyaux, tendres et forts, ce ne sera qu'un tout petit mauvais moment à passer ! Et je crois vraiment qu'ils sont tout cela !

MOLLINOT. — Vous allez leur parler ce soir ?

DENISE. — Tout de suite. Dès leur retour.

MOLLINOT, *inquiet.* — Avant le déjeuner ?...

DENISE. — Oui. Et soyez tranquille, cela ne coupera l'appétit à personne... ou alors je me serai lourdement trompée...

MOLLINOT. — Inutile de vous dire que vous pouvez compter sur moi...

DENISE, *souriante.* — Inutile. Aucun de ceux qui m'aiment ne me sont inconnus.

Elle lui arrange sa pochette d'un geste machinal. Bruno paraît, suivi de Walter et de Martine, qui rient aux éclats.

BRUNO, *épanoui.* — Hep, maman ! Walter a parié 5.000 francs avec Martine qu'il aurait un enfant avant elle !

MOLLINOT. — Ah ! oui ? Eh bien, c'est stupide ! Martine ferait n'importe quoi pour gagner un pari !

DENISE. — Mes enfants, j'ai à vous parler.

WALTER. — Avant le déjeuner ? Alors, c'est grave ?

DENISE. — C'est important.

BRUNO. — S'il s'agit d'une mauvaise nouvelle, je propose qu'on déjeune d'abord.

DENISE. — C'est une grande nouvelle qui sera peut-être très mauvaise. Tout dépend de vous.

WALTER. — Tu veux dire que c'est une question de... d'optimisme personnel pour chacun d'entre nous ? Une façon de voir, en quelque sorte ?

DENISE. — Oui. Une façon de voir et de comprendre... de *me* voir et de *me* comprendre.

Les trois enfants échangent un regard rapide.

WALTER, *tendrement.* — Vas-y, maman ! Du courage !

DENISE. — Tant que vous étiez petits, j'ai dû vous mentir. Vos esprits n'avaient pas encore atteint la maturité nécessaire pour pouvoir admettre la vérité. Cette vérité est maintenant indispensable puisque deux d'entre vous veulent se marier...

MARTINE, *amusée.* — Maman, tu ne vas tout de même pas nous dire que les enfants ne viennent pas dans les choux ?

DENISE, *souriante.* — Non, Martine. C'est beaucoup moins simple que cela... *(Elle jette un regard à Mollinot, puis elle dit, d'un trait :)* Vous n'avez pas eu de père ! *(Silence. Bruno regarde Martine, qui regarde Walter. Puis, d'un commun accord, ils font face tous trois au portrait d'Edouard Darvet-Stuart. Ils tournent le dos à Denise.)* Plus exactement, vous en avez trois.

D'un bloc, ils se retournent vers elle.

WALTER. — Combien ?

DENISE. — Trois. Un par tête.

Ils ne réalisent pas. Bruno fait visiblement un énorme effort pour comprendre.

BRUNO. — Tu veux dire que nous avons eu chacun un père différent ?

DENISE. — Oui. Absolument différents.

WALTER, *désignant le portrait.* — Mais alors ? Lui ?... Qui est-ce ?

DENISE. — Une occasion.

MARTINE, *ahurie, scandant les syllabes.* — Une oc-ca-si-on ?

DENISE. — Excellente, d'ailleurs. Je l'ai aperçu un jour dans la vitrine d'un antiquaire ! Il m'a paru représenter exactement le genre de père qui pourrait exercer une bonne influence sur vos années de formation. Pour 980 francs, je n'avais pas le droit d'hésiter.

BRUNO, *effondré.* — Alors, ce n'est pas papa ?

DENISE. — Je n'ai jamais su qui c'était.

WALTER *affolé.* — Mais toi, maman ? toi ?... Puisque nous avons chacun un père, tu t'es donc mariée trois fois ?

MARTINE, *optimiste.* — Mais bien sûr ! Elle s'est mariée trois fois et elle n'a jamais osé nous le dire de peur de nous embrouiller ! Voilà !

DENISE. — Voilà... à ceci près que je n'ai jamais été mariée de ma vie.

MARTINE. — Maman !

WALTER. — Grands Dieux, maman ! Trois enfants et pas de mari ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

BRUNO, *sombre.* — Je le sais, moi ! Cela veut dire qu'elle nous a adoptés.

DENISE, *doucement.* — Ce serait trop horrible ! Non, Bruno ! Je vous ai eus.

MARTINE. — Eus ?

DENISE, *fermement.* — Eus ! Vraiment eus !

MARTINE, *soulagée.* — J'aime mieux cela.

WALTER. — Moi aussi ! Il y a tout de même quelque chose que je ne comprends pas. Comment as-tu réussi à nous cacher si longtemps que nous n'avions pas de père officiel ? Comment t'es-tu débrouillée pour nos extraits de naissance, nos cartes d'identité, enfin toutes ces choses de l'état-civil ?

DENISE. — J'avoue que cela m'a valu quelques démarches particulièrement compliquées. J'ai dû pendant des mois fournir des explications assez pénibles à des hauts fonctionnaires auxquels j'étais recommandée, qui s'efforçaient de garder un visage grave et compréhensif, mais dont je devinais que mon histoire leur semblait la chose la plus drôle du monde et qu'ils avaient hâte de rentrer chez eux pour la raconter à leurs femmes ! D'après mes calculs, j'ai dû passer un peu plus de six mois de ma vie dans les salons d'attente des différents ministres de l'époque et je peux aujourd'hui encore vous réciter dans l'ordre les noms de tous les membres du Conseil d'État ! *(Elle sourit.)* Je suis tout de même arrivée à mes fins, et l'on vous a donné le droit de porter le nom de Darvet-Stuart, ce qui prouve bien que pour obtenir quoi que ce soit il suffit simplement d'être plus têtu que celui à qui on le demande.

WALTER. — Quoi qu'il en soit, bien entendu, nous sommes aux yeux de la loi des enfants naturels ?

DENISE. — C'est possible. J'ignore le point de vue légal. Vous êtes *mes* enfants et rien d'autre. Des enfants que j'ai désirés, voulus et aimés de toute mon âme. A vous de me dire si j'ai eu raison.

Un temps de silence. Walter, Martine et Bruno semblent quelque peu engourdis par le choc. Ils réalisent lentement.

BRUNO, *lentement.* — Ces choses-là sont rudes... Il faut pour les comprendre avoir fait ses études... ce qui n'est pas mon cas...

Il s'assied et se gratte la tête.

WALTER, *à Martine.* — Hein ? Comme sensation, c'est... c'est... *(il fait un geste vague des deux bras)* ...nouveau.

MARTINE, *lointaine.* — On a l'impression de descendre en parachute...

BRUNO, *en écho.* — Sur un clocher.

WALTER. — Récupérer, tout est là ! Récupérer ! Trouver le deuxième souffle, comme les boxeurs ! *(Il respire profondément à la manière des athlètes.)* Cela va déjà mieux !

DENISE. — Mes enfants, je suis... je suis... bouleversée !... Je comprends que pour vous, c'est un choc terrible... Oui... Cette avalanche de pères, bien sûr... c'est surprenant, à votre âge !

MARTINE, *dans un faible sourire.* — C'est la

conférence la plus sensationnelle que tu aies jamais faite !

BRUNO. — L'auditoire est en petits morceaux...

DENISE, *tendre et angoissée.* — Mes pauvres chéris, j'ai soumis votre jeunesse à une bien rude épreuve ! Je l'ai fait sans hésiter pourtant parce qu'il me semblait... que vous n'étiez pas comme les enfants des autres... que rien ne pourrait jamais vous éloigner de moi... que... je ne sais pas quoi encore... je ne sais plus...

Elle baisse la tête. Une seconde de flottement, puis Martine se jette contre elle et la prend dans ses bras.

MARTINE. — Maman !

Walter et Bruno la suivent de près. Ils l'embrassent, la bousculent, se l'arrachent. Mollinot sourit et hoche la tête.

DENISE, *elle ne sait plus si elle rit ou si elle pleure.* — Mes petits !... Mes petits ! J'avais tellement peur !

BRUNO, *riant.* — Peur de quoi ? Moi, je n'ai eu peur qu'au moment où j'ai pensé que nous pouvions ne pas être vraiment de toi ! Figure-toi que j'ai cru comprendre que tu nous avais adoptés !

MARTINE. — Nous l'avons tous cru !

WALTER. — Cela a été la plus mauvaise minute ! Ne pas être les enfants d'Édouard, passe encore !... *(Il regarde Denise, souriant.)* Mais ne pas être les enfants de cette femme-là !

MARTINE, *avec force.* — Jamais !

DENISE, *au bord des lèvres.* — Vous êtes... vous êtes exactement... les enfants que... que...

MOLLINOT, *doucement.* — Que vous méritiez, Denise.

On se retourne vers Mollinot. On l'avait complètement oublié dans le feu des événements.

BRUNO. — Et revoilà le fidèle vieux Mol ! *(A Denise :)* Il savait tout, bien entendu ?

DENISE. — Tout depuis toujours.

MARTINE, *à Mollinot.* — Abominable hypocrite ! Quand je pense que vous m'avez raconté cent fois vos voyages en Chine avec lui !

Elle désigne le portrait. Mollinot sourit.

MOLLINOT, *doucement.* — J'ai toujours eu envie d'aller en Chine. L'occasion était trop belle...

BRUNO. — Et vos fameuses chasses au tigre en Afrique ?... *(Il l'imite.)* Mon petit Bruno, il fallait voir ton père une carabine à la main ! Jamais je ne l'ai vu manquer son coup !

MOLLINOT. — Cela m'aurait ennuyé, que vous soyez les enfants d'un maladroit.

DENISE. — Mollinot a été admirable. Il m'a aidée à créer une atmosphère de bonté, de droiture et de courage autour de... *(elle désigne le portrait)* de ce monsieur. Et cela vous a été très utile.

WALTER. — Oui... nous étions fiers de lui ressembler. En réalité, à qui ressemblons-nous, maman ?

DENISE. — Beaucoup à moi, beaucoup aussi à votre père.

BRUNO. — A quel père ?

DENISE. — Au vrai, bien entendu... Chacun de vous a su garder le meilleur du sien. C'est très curieux et très réconfortant. N'est-ce pas, Mollinot ?

MOLLINOT. — Oui, ma chère. Il est évident, par exemple, que Walter a hérité le calme et l'élégance de sir Michaël.

WALTER, *intéressé.* — Le mien s'appelait sir Michaël ?

DENISE. — Oui, Sir Michaël Norman, baronnet de Northshire. Je l'appelais plus souvent Mic.

WALTER, *impressionné.* — Baronnet de Northshire !... *(Il se lève, fait quelques pas, se retourne.)* Baronnet de Northshire ! *(Il se rassied.)* Baronnet de Northshire...

BRUNO. — Du calme, globoïde ! *(A Denise :)* Cela ne t'ennuie pas de nous mettre un peu au courant ?

DENISE. — Ce sont de simples explications auxquelles vous avez droit, mes chéris... Eh bien, voilà... J'allais avoir dix-neuf ans, j'étais à Paris et c'était le printemps...

MOLLINOT. — Trois circonstances atténuantes...

DENISE. — Les marronniers étaient en fleurs. Les marronniers en fleurs m'ont toujours bouleversée. J'allais presque chaque soir me promener dans les allées du Bois, après mes cours d'auditrice libre à l'École des sciences politiques... Une heure de marche solitaire me calmait admirablement les nerfs et j'aimais regarder la nuit se glisser sous les arbres... Un soir, je me suis brusquement aperçue que je n'étais pas seule. Un jeune homme me suivait...

BRUNO. — Le baronnet ?

DENISE. — Oui. Michaël... *(Elle sourit dans le vide, puis revient à la réalité :)* Il était charmant, jeune, horriblement bien élevé, tiré à quatre épingles et en possession d'un vocabulaire français absolument irrésistible...

MARTINE, *amusée.* — Tu es toujours à la merci des gens qui te font rire !

DENISE. — Oui, chérie. C'est vrai. Et Dieu sait qu'il m'a fait rire !

WALTER, *intéressé.* — Il avait de l'esprit ?

DENISE. — Oh ! non. Pas le moindre. Mais il confondait les mots les plus différents avec une persévérence qui touchait au prodige !...

BRUNO. — Que faisait-il en France ?

DENISE. — Mon Dieu... rien ! Sa famille le destinait au Foreign Office et il était à Paris, pour apprendre le français. Comme il s'ennuyait beaucoup, il faisait également un peu de peinture. En amateur, bien entendu ! Je ne pense pas qu'il ait jamais cherché à vendre quoi que ce soit.

WALTER, *avec espoir.* — Il avait du talent ?

DENISE, *honnête.* — Franchement... non, mon chéri. *(Tête de Walter.)* Du moins, je n'en ai pas eu l'impression... D'ailleurs, il ne savait faire que des routes avec des arbres.

WALTER, *écœuré.* — Ce qu'on appelle une forte personnalité !

DENISE. — Ce qu'on appelle un galant homme, Walter, et un homme charmant. Rendre une femme heureuse est une forme de talent beaucoup moins répandue que les hommes ne l'imaginent. N'est-ce pas, Mollinot ?

MOLLINOT. — Encore que je ne vois pas très exactement ce qui me vaut l'honneur de trancher un problème de ce genre, je reconnais que vous avez raison. Les femmes sont difficiles et capricieuses.

DENISE. — Ce n'est pas du tout ce que je voulais

dire ! Enfin, bref, Michaël savait rendre une femme heureuse.

MARTINE. — Alors, pourquoi ne l'as-tu pas épousé ?... Est-ce lui qui n'a pas voulu ?

DENISE. — Non, ma chérie. C'est moi. Le mariage me faisait peur.

MARTINE. — Cela n'a pourtant pas l'air bien terrible !

DENISE. — C'est la coutume la plus barbare que je connaisse. Sous prétexte que vous êtes amoureuse d'un monsieur on vous demande de jurer solennellement que vous ne changerez jamais d'avis. Comment peut-on en être sûre ?... Et si on ne l'est pas... *(Elle se lève brusquement pour aller arranger les flambeaux de la cheminée.)* Comment peut-on jurer ? *(Elle revient s'asseoir.)* Sans compter que Michaël me donnait beaucoup à réfléchir depuis quelque temps...

WALTER. — Il voulait faire ton portrait ?

DENISE. — Il s'était mis en tête de m'apprendre les bonnes manières et de me faire vivre comme on vit, paraît-il, dans le Northshire. Je ne connais rien de plus ennuyeux. J'ai préféré aller vivre ailleurs. Seule.

BRUNO. — Fin du baronnet.

DENISE. — Oui. Je savais que j'allais mettre un enfant au monde et je ne voulais pas qu'il fût coulé dans le vieux moule du Northshire. Je voulais qu'il fût libre et qu'il pût se développer naturellement, selon mon cœur, sans avoir à se soumettre à un tas d'institutions poussiéreuses. Je m'embarquai donc pour l'Amérique avec Jane, en oubliant de laisser mon adresse.

WALTER. — Jane était déjà dans le coup ?

DENISE. — Jane a toujours été dans le coup. Et c'est en Amérique que j'ai rencontré Mollinot pour la première fois. Il m'a introduit dans la colonie française de New-York et m'a fourni l'occasion de prononcer ma première conférence !

MOLLINOT, *souriant.* — ... Qui fit un certain bruit ! Les droits imprescriptibles de la femme devant l'amour ! Imaginez un sujet pareil traité par une jolie fille de vingt et un ans !

DENISE, *riant.* — J'avais à cet égard une expérience toute fraîche que je tenais à utiliser... Entre temps, Walter était né. J'ajoutai « Stuart » à mon nom de Darvet pour qu'il restât tout de même quelque chose d'anglais dans cette histoire et je revins à Paris. Michaël en était parti depuis longtemps après de vaines recherches. C'est tout.

MARTINE. — Jusqu'ici, je comprends très bien. Tu étais terriblement jeune et affreusement têtue. Mais comment se fait-il qu'après une aussi triste expérience de l'amour...

DENISE, *étonnée.* — Triste ? Que vois-tu de triste là-dedans, ma chérie ?

MARTINE. — Enfin, bref, tu as recommencé !

DENISE, *souriant aux anges.* — J'ai toujours été tellement optimiste !

MARTINE. — A ce point-là ?

DENISE. — Mais oui !... Walter venait d'avoir trois ans... Grâce à mes articles et à mes conférences, je jouissais déjà d'une certaine notoriété. La vie était belle... un peu monotone cependant ! Je voyageais beaucoup, mais j'avais beau voyager je n'avais tout de même que vingt-trois ans !... Je ne sais pas si je me fais bien comprendre...

WALTER. — Admirablement !

DENISE. — Encore pleine de confiance dans cet axiome stupide qui prétend que le travail remplace tout, je m'obstinai à parcourir le monde en long et en large jusqu'au jour où, à Vienne, je fis la connaissance de Paderewski.

Martine se lève d'un bond, très émue.

MARTINE. — Paderewski ? Oh ! maman !

DENISE. — Non, non, calme-toi ! Cela n'a aucun rapport.

MARTINE, *déçue.* — Ah !...

Elle se rassied.

DENISE. — Nous fûmes de simples, mais de vrais amis. Il sut me faire aimer tellement la musique... quel homme sensationnel !... que je me décidai à aller l'entendre à Varsovie. Et c'est là qu'il me présenta un jeune artiste prodigieux qu'il venait de découvrir... Ian Letzaresko.

MARTINE. — Ian Letzaresko ? Le pianiste ?... *(Inquiète :)* Cette fois, c'est bien lui ?

DENISE, *doucement.* — Sans erreur possible, ma chérie.

MARTINE. — Ian Letzaresko !... *(Elle se lève, fait quelques pas.)* Ian Letzaresko !... *(Elle se rassied.)* Ian Letzaresko !...

BRUNO, *ironique.* — Piano ! piano !

DENISE. — Inutile de vous dire que ma première tentative avec Michaël m'avait rendue extrêmement prudente... J'étais bien décidée à rester sur mes gardes et à conserver toute ma lucidité dans n'importe quelle circonstance... Mais ce diable d'homme jouait du Mozart comme personne au monde ! La musique de Mozart m'a toujours bouleversée...

WALTER. — Autant que les marronniers en fleurs ?

DENISE. — Je crains que oui !... *(Soupir.)* Et puis on ne résiste pas à Ian Letzaresko ! C'est un mélange de torrent déchaîné, de cyclone et d'incendie de forêt ! Il nous submergea littéralement, moi et mes bonnes résolutions, et je fus emportée comme un brin de paille !

MARTINE. — Je te vois très mal en brin de paille.

DENISE, *rêveuse.* — C'est un rôle très agréable aussi longtemps qu'on est seule à le jouer. Je m'aperçus malheureusement très vite que la vie sentimentale de Ian comportait un nombre infini de brins de paille. Nous étions assez de brins de paille pour faire une meule !

MARTINE, *révoltée.* — Oh ! Il te trompait ! toi !

DENISE. — Il me trompait avec toutes les autres et il trompait toutes les autres avec moi. C'était, hélas ! absolument insuffisant comme consolation. Je sais bien que les grands artistes ont droit à un système nerveux plus compliqué que celui des marchands de porcelaine, mais c'est un point de vue philosophique difficile à adopter !

WALTER. — Pauvre maman ! Tu as dû être très malheureuse !

DENISE. — C'était infiniment douloureux... et pas tellement désagréable... Quand il en avait fini de suivre ce qu'il appelait ses instincts créateurs Ian avait de très jolis repentirs. Il les mettait généreusement en musique. Tout le monde en profitait !

MARTINE. — Tu as bien fait de quitter un homme pareil !

DENISE. — Il fallait que je le fasse. Je savais que j'allais avoir un enfant de lui et qu'il m'aimait encore un peu. C'était le moment de partir. Il importait avant tout de protéger Martine qui allait

naître. La mettre au monde dans ce monde-là eût été un véritable crime !

WALTER, *ému et amusé.* — Magnifique maman ! Les enfants d'abord ! Tu as un cœur de kangourou !

BRUNO. — Avec un rien de mante religieuse.

DENISE, *sourire.* — Je quittai donc mon pianiste un beau soir et revins rapidement en France. Martine naquit quelques semaines plus tard. C'est alors que je sentis la nécessité d'acheter le tableau.

MARTINE. — Et il n'a jamais cherché à te revoir ?

DENISE, *sourire.* — Jamais. Quand il a compris que je ne reviendrais plus il a dû sangloter pendant trois bonnes minutes avant de se jeter devant son piano. Il était capable d'ensevelir toutes les douleurs de la terre dans quatre notes !

BRUNO. — Et maintenant, à moi !

DENISE. — Toi, mon chéri ?... *(Elle se tourne vers Mollinot, souriante :)* Vous vous souvenez, Mollinot ?

MOLLINOT, *les yeux au plafond.* — Si je me souviens !

Walter, Martine et Bruno regardent Mollinot. Bruno semble brusquement très inquiet.

BRUNO. — Doucement ! doucement ! Qu'est-ce que le vieux Mol a à faire là-dedans ?...

DENISE. — Mais rien, mon chéri ! Il a simplement été le confident et presque le témoin de la chose.

BRUNO, *soulagé.* — Merci, maman.

DENISE. — Si mon aventure avait été quelque peu languissante avec Michaël et trop tumultueuse avec Letzaresko, elle fut... fulgurante avec Dominique !

BRUNO. — Dominique ?... Dominique comment ?

DENISE. — Dominique Revol.

BRUNO, *il cherche.* — Dominique Revol... Dominique Revol... *(A sa mère :)* Connais pas ! Ni baron et ni pianiste célèbre, si je comprends bien ?

DENISE. — Rien de tout cela, mon petit.

BRUNO. — Dans quoi était-il ?

DENISE, *les yeux baissés.* — Dans ma chambre.

BRUNO, *sursautant.* — Hein ?

MARTINE, *choquée.* — Maman !

DENISE, *navrée.* — Mais je n'y étais pour rien, ma chérie ! Lui, par contre, y était pour quelque chose ! Et du moment que Bruno me demande...

BRUNO. — Je te demandais simplement dans quoi il était au point de vue professionnel ! Dans l'industrie ? Dans le commerce ? Dans la diplomatie ?...

DENISE. — Dans le... Eh bien, franchement, je n'en sais rien ! Je n'ai pas eu le temps de le lui demander !

BRUNO. — Pas eu le temps ?

DENISE. — Le lendemain, il avait disparu.

MARTINE. — Disparu ? Disparu comment ?

DENISE. — Mon Dieu... comme on a l'habitude de disparaître. En n'étant plus là !

WALTER, *révolté.* — Mais c'est inadmissible ! Sans explication ? Sans un mot d'excuse ?

DENISE. — Non. Exactement comme j'avais fait avec les deux autres. Peut-être était-ce ce qu'on appelle le juste retour des choses...

MARTINE. — Je renonce à comprendre !...

MOLLINOT, *doucement.* — C'est pourtant bien simple. Nous étions alors à Florence, où Denise venait de terminer une série de conférences triomphales sur la sculpture italienne à l'époque des Médicis. Nous logions dans le même hôtel. Je me souviens que Denise voulut revenir à pied. Elle était un peu énervée par son succès et aussi, je crois, par quelques verres de champagne que nous avions bus avec des amis...

DENISE. — Le champagne m'a toujours bouleversée !

MOLLINOT. — Sur le palier de notre étage, je pris congé de Denise et je rentrai dans ma chambre. C'est tout.

BRUNO. — C'est tout ?

MOLLINOT. — Tout au moins en ce qui me concerne.

DENISE. — Il n'en fut malheureusement pas de même pour moi ! Dès que j'eus fait la lumière, je faillis m'évanouir de frayeur ! Un homme était là, assis dans un fauteuil !

MARTINE. — Qu'est-ce qu'il faisait ?

DENISE. — Il m'attendait.

MARTINE, *révoltée.* — Dans ta chambre, maman ? De quel droit ?

DENISE. — C'est un des nombreux points que nous n'avons pas eu le temps d'élucider. Avant que j'aie pu faire quoi que ce soit, il s'était jeté à mes pieds et prononçait des phrases incohérentes d'une voix passionnée. Je crus comprendre qu'il m'aimait depuis des semaines, qu'il était à bout de forces, qu'il en avait assez de souffrir et que si je faisais un geste pour le renvoyer il sauterait par la fenêtre !

BRUNO. — Et quelle a été ta réaction ?

DENISE. — Eh bien... l'indignation, bien sûr... et puis... je ne sais plus exactement.

BRUNO, *sourire* — De toute manière, il n'a pas eu à sauter par la fenêtre ?

DENISE, *rougissante.* — Non, mon chéri. Je ne crois pas...

BRUNO, *tendre.* — Comment était-il ?

DENISE, *doucement.* — Il était... *(Elle regarde son fils :)* Il était comme toi, Bruno. *(Simplement, Bruno lui sourit, la prend dans ses bras et l'embrasse. Denise émue.)* Mon chéri !... Tu me pardonnes, n'est-ce pas ?

BRUNO. — Te pardonner quoi ? Je proclame à la face du monde que j'ai une maman comme on n'en voit nulle part !

MARTINE et WALTER. — Hip ! Hip ! Hurrah !

BRUNO. — Et nous sommes peut-être encore plus fiers de toi que nous ne l'avons jamais été !

MARTINE. — Tu es une femme formidable ! Une vraie femme !

BRUNO. — Et si la veuve Douchemin n'est pas de cet avis, que la veuve Douchemin aille au diable !

MARTINE, *tournée vers Walter* — Aïe !... J'avais oublié les Douchemin !

WALTER. — Moi aussi !

MARTINE. — Il va falloir tout de même les mettre au courant ! Je ne doute pas de Jean-Pierre ni d'Hélène, mais la mère est tellement bornée que si nous nous mettons à lui dire la vérité...

WALTER. — Nos trois vérités !

BRUNO. — ... Elle vous flanquera dehors avant que vous ayez seulement commencé la deuxième.

MARTINE. — Cela ne fait pas l'ombre d'un doute !

WALTER. — Alors ne disons rien !... *(Il regarde le portrait.)* Continuons à être les enfants d'Édouard !

BRUNO, *les yeux sur le portrait.* — Après tout, il a fait ses preuves !

MARTINE. — Et puis nous y sommes tellement habitués !

MOLLINOT. — Vous raisonnez comme des orphelins !

BRUNO. — Orphelins ? Nous ? Le mot me semble mal choisi !

MOLLINOT. — Je veux dire que vous vous conduisez exactement comme si vous étiez seuls au monde. Si quelqu'un peut vous sortir de là, c'est votre mère, et personne d'autre !

Walter, Martine et Bruno se retournent vers Denise.

WALTER. — Je suis sûr qu'elle a déjà une idée.

DENISE. — Merci d'abord de me faire encore confiance, mes enfants. C'est très chic de votre part. Oui, j'ai une idée...

MARTINE. — Édouard ?

DENISE. — Non. Édouard est devenu inutilisable, ma chérie. La moindre manifestation de curiosité de la part des Douchemin amènerait une catastrophe... On ne se marie pas sans pièces officielles... Et puis, c'est une supercherie qui n'est pas digne de vous.

WALTER. — Alors, il ne nous reste plus qu'à dire la vérité !

DENISE. — Ce serait trop risqué. Cette vérité-là, tout au moins.

BRUNO. — Mais il n'y en a qu'une, maman !

DENISE, *souriante.* — Oui, je sais. Celle qui est toute nue au fond des puits. Décemment, vous ne pouvez pas la mettre telle quelle sous le nez des Douchemin. Je pense qu'il y aurait intérêt à l'habiller un peu...

MARTINE. — C'est-à-dire ?

DENISE, *tranquille et souriante.* — C'est-à-dire, mes enfants, que l'heure des grandes décisions vient de sonner !

Etonnement collectif pendant que tombe le

RIDEAU

ACTE II

Huit jours plus tard. Nous sommes toujours dans le même décor — le living-room des Darvet-Stuart à Saint-Cloud — et cependant tout est différent. Les meubles du premier acte ont disparu, ainsi que les tableaux qui ornaient les murs (notamment celui d'Édouard I) et jusqu'au moindre bibelot. Nous remarquons, entre autres nouveautés, une série de gravures anglaises du XVIII^e siècle (scènes de chasse ou de courses), un divan énorme comme un tombeau, deux bouteilles de whisky sur une table basse, des pipes neuves dans un porte-pipes, et un piano... Ce piano, deux déménageurs sont en train de le disposer dans un coin de la pièce quand le rideau se lève (rôles muets qui pourraient fort bien être tenus par deux machinistes du théâtre). Denise dirige les travaux.

DENISE. — Là... encore un peu sur la gauche... oui... bravo !... Toujours sur la gauche... Stop !... *(Elle regarde.)* Je crois que c'est parfait ! *(Elle appelle :)* Jane !

Jane paraît à la porte de l'office.

DENISE. — Jane, ces messieurs ont terminé. Sortez une bonne bouteille de vin et payez-les largement. Merci...

JANE, *pas aimable.* — Par ici la sortie !

Les deux déménageurs saluent et suivent Jane. Denise lève la tête vers la galerie.

DENISE. — Mollinot ! Mollinot !

Une porte s'ouvre sur la galerie et Mollinot paraît, en manches de chemise.

DENISE. — Il vous en faut du temps pour planter trois clous !

MOLLINOT, *de mauvaise humeur.* — Evidemment ! Vous me dérangez toutes les dix minutes ! A propos, où dois-je accrocher votre portrait ?

DENISE. — Dans la chambre de Dominique. En face du lit.

Mollinot hoche la tête et disparaît. Jane entre. Elle porte un énorme paquet.

JANE, *sombre.* — Il y a un bonhomme qui vient d'apporter ça.

DENISE. — Ah ! oui. Donne ! *(Elle prend le paquet, le pose sur un meuble et l'ouvre. C'est une pile énorme de partitions dont Denise lit les titres au passage.)* Mozart... Verdi... Chopin... Liszt... Granados... Bach... Ravel... Fauré... Debussy... *(Elle sourit.)* Ah ! Letzaresko !... *(Lisant le titre de la partition:)* « Suite de fugues », par Ian Letzaresko... *(A Jane:)* Sa meilleure chose !

JANE. — Les fugues ? Au moins, il sait de quoi il parle !

Denise hausse les épaules et va porter les partitions sur le piano.

JANE, *les mains sur les hanches.* — Eh bien, moi, je dis que c'est une honte !

DENISE. — De quoi parles-tu ?

JANE. — De ce que tu penses ! Et je dis que c'est une honte ! Une femme comme toi ! Dans ta situation ! Se mettre à mendier !

DENISE. — A mendier ?

JANE. — Oui, à mendier ! Tu vas mendier, pas autre chose ! Et tu as beau faire celle qui s'en moque, tu n'en es tout de même pas plus fière que ça !

DENISE, *gentiment.* — Tu as pensé au dîner ?

JANE, *dans un aboiement rageur.* — On mangera ce qu'il y aura ! Et si l'on n'est pas content...

DENISE, *calme et souriante.* — On sera content.

JANE. — Pas moi ! *(Elle va vers la porte et se retourne.)* Et puis, je leur parlerai, aux enfants ! Et si jamais ils te laissent faire une chose pareille, je... je... *(Elle ne trouve pas la suite.)* Ah ! les femmes !

Elle sort. La porte claque. Denise sourit. Penché sur la rampe de la galerie depuis quelques répliques, Mollinot descend l'escalier.

MOLLINOT, *allant prendre sa veste sur le dossier d'une chaise.* — Il m'a semblé que Jane n'approuvait pas exactement votre ligne de conduite...

DENISE. — Quand je ne peux être d'accord avec personne, je me contente d'être d'accord avec moi.

MOLLINOT, *prenant une cigarette.* — Il n'en est pas moins vrai que vous risquez de vous trouver à brève échéance et par votre seule faute dans une situation extrêmement humiliante. Vous n'avez pas une allumette ?

DENISE. — Il doit y en avoir dans le coffret. *(Mollinot va vers le coffret.)* Vous restez pour le dîner ?

MOLLINOT, *prenant une boîte d'allumettes.* — Très volontiers. Ce sera certainement... *(Il s'allume.)* extrêmement pénible, mais je ne voudrais manquer cela... *(Il met la boîte d'allumettes dans sa poche.)* pour rien au monde.

DENISE. — Comment trouvez-vous le nouvel ameublement ?

MOLLINOT. — Disparate et cacophonique.

DENISE, *souriante.* — J'ai voulu qu'il y ait un peu de tout.

MOLLINOT. — Vous avez réussi au delà de toute espérance. C'est... *(il regarde autour de lui avec une légère grimace bien élevée)* indéfinissable... *(Il s'assied.)* et inutile.

DENISE. — Les enfants devaient être de retour à 6 heures au plus tard. J'aimerais bien qu'ils arrivent avant... sinon les choses vont se compliquer...

MOLLINOT. — Ils ne vont pas reconnaître la maison. Ils croiront qu'ils se sont trompés de porte !

DENISE. — J'ai préféré être seule pour faire ces petits changements. Ce qu'on doit accomplir s'accomplit toujours mieux quand on ne garde autour de soi que des êtres sans importance.

MOLLINOT. — Merci.

DENISE. — Je suis déjà très énervée, Mollinot. Ce n'est pas le moment de vous montrer susceptible ! Quelle heure avez-vous dit qu'il était ?

MOLLINOT. — 6 h. 38. *(Il la regarde.)* Vous êtes comme Napoléon avant Waterloo !

DENISE. — Avant Austerlitz ! *(A ce moment on entend un appel répété de klaxon. Le visage de Denise s'éclaire.)* Les voici ! Pour l'amour de Dieu, laissez-moi faire et ne vous mêlez de rien !

MOLLINOT, *vexé.* — Soyez tranquille ! Je ne tiens aucunement à être le cosignataire de votre abdication ! L'avenir jugera entre nous !

DENISE, *amusée.* — Avec un style pareil, vous devriez faire des conférences ! *(Walter, Martine et Bruno paraissent à la porte-fenêtre. Ils portent chacun une petite trousse de voyage.)* Bonjour, mes chéris !

LES ENFANTS, *ensemble.* — Bonjour, maman ! Bonjour ! Comment va ce vieux Mol ?

Ils s'embrassent.

DENISE. — Contents de votre séjour ?

MARTINE. — Enchantés ! Tes amis Dragot sont charmants !

BRUNO. — Ils se demandent encore ce qui leur a valu l'honneur de notre visite, mais ils sont charmants !

WALTER, *regard circulaire.* — Mon Dieu ! maman !

BRUNO. — Qu'est-ce qu'il y a ?

WALTER. — Les meubles !

Stupéfaits, les trois enfants regardent autour d'eux. Un temps léger.

MARTINE, *à Denise.* — C'est l'annexe de la Salle des Ventes ?

WALTER. — Que s'est-il passé ?

BRUNO. — Où sont nos meubles à nous ?

MARTINE, *cherchant le tableau des yeux.* — Et Édouard ! Maman, qu'as-tu fait du portrait d'Édouard ?

DENISE. — Il est au grenier, ma chérie.

BRUNO. — Au grenier ?... Un homme qui aurait pu être mon père !

WALTER, *il regarde toujours.* — Sans compter que tout cela est très laid !

MARTINE. — Affreux ! Et ce piano ? Pourquoi un piano ?... Personne ne joue du piano dans cette maison !

DENISE. — Quelqu'un peut éprouver le besoin de jouer du piano dans cette maison, chérie. Tu n'es pas seule au monde !

MARTINE *ahurie.* — Pas seule au monde ?

DENISE. — Je vais tout vous expliquer... J'attendais d'ailleurs votre retour avec impatience... Mollinot, quelle heure est-il ?

MOLLINOT. — 6 h. 53.

DENISE. — Nous avons tout le temps. Le premier n'arrivera pas avant une bonne demi-heure.

BRUNO. — Le premier quoi ?

DENISE. — Mes enfants, asseyez-vous. J'ai à vous parler.

WALTER, *inquiet.* — Tu nous as déjà dit cela une fois et nous ne sommes pas près de l'oublier ! J'espère que c'est moins grave ?

DENISE, *rassurante.* — Beaucoup moins, Walter.

MOLLINOT, *les enfants le regardant.* — Vous voulez dire beaucoup plus ?

DENISE, *les enfants la regardant.* — Je dis généralement ce que je veux dire ! Beaucoup moins !

MOLLINOT, *les enfants le regardant.* — Beaucoup plus !

DENISE, *énervée.* — Beaucoup plus ou beaucoup moins, cela n'a d'ailleurs pas la moindre importance !

MARTINE, *inquiète.* — Maman, ne nous fais pas peur !

DENISE. — Vraiment, je ne vois pas de quoi vous pourriez avoir peur ! Mollinot est ridicule avec son pessimisme ! *(A Mollinot :)* Combien de fois vous ai-je prévenu ? Si vous ne faites pas remonter votre tension artérielle vous finirez neurasthénique !

MOLLINOT, *énervé.* — Laissez donc mes artères en dehors du débat ! J'ai 13 de tension et je m'en trouve très bien !

DENISE, *péremptoire.* — C'est scientifiquement impossible ! *(Elle vient vers lui.)* Vous devez avoir des périodes d'inappétence et des tremblements nerveux dans les membres inférieurs ! Un homme de votre âge et de votre poids ne peut trouver son équilibre physico-psychique en dessous de 17 ou 18 ! *(Elle rectifie d'un geste précis la position de la cravate de Mollinot.)* Les travaux du professeur Debernard sont formels dans leur conclusion !

BRUNO. — Je suppose que tout ceci n'a que de lointains rapports avec la présence d'un piano dans notre foyer ?

DENISE. — D'un piano ?... *(Revenant aux réalités :)* C'est parfaitement exact. La raison toute

simple des changements que vous constatez autour de vous, c'est que j'attends des invités.

MARTINE. — Quel genre d'invités ?

DENISE. — Vos pères.

Etonnement général chez les jeunes Darvet-Stuart.

WALTER. — Ils... ils vont venir ?

DENISE. — Je les attends d'une minute à l'autre.

BRUNO. — Tous ?

DENISE. — Tous ! Que veux-tu dire par là, Bruno ? Tous ! Ne dirait-on pas qu'ils sont une centaine !

BRUNO, *effaré.* — Mais, maman...

DENISE. — J'avais conservé trois vieilles adresses au fond d'un tiroir. Le plus difficile a été d'ouvrir le tiroir. Le reste n'a été qu'un jeu d'enfants. J'ai envoyé trois télégrammes et j'en ai reçu trois autres. Mollinot, donnez-les moi. *(Mollinot sort les trois télégrammes de sa poche et les lui tend. Elle les lit l'un après l'autre.)* « Arriverai courant journée jeudi. Toujours votre, Michaël. » *(Elle prend le second télégramme.)* « Me voici. Moï koletzu ! »

BRUNO. — « Moï koletzu » ?

DENISE. — C'est une manière d'exprimer la joie en polonais. *(Elle prend le troisième télégramme.)* « Bien sûr ! Dominique. »

MARTINE. — Et ton télégramme disait ?

DENISE. — « Voulez-vous venir chez moi ? » Avec l'adresse. *(Emue :)* Après tant d'années, je trouve cela admirable ! Cher Mic ! Cher Ian ! Cher Dominique ! ! *(Elle rend les télégrammes à Mollinot.)* Tenez, vous les mettrez dans l'album de famille.

Mollinot prend les télégrammes.

WALTER, *doucement.* — Ne penses-tu pas, maman, qu'avant de prendre une décision de cet ordre tu aurais pu nous consulter ?

DENISE. — Vous consulter ?... Mais c'était très urgent et vous n'étiez pas là !

MOLLINOT. — Ils n'étaient pas là pour la bonne raison que vous n'aviez pas voulu qu'ils y soient !

DENISE, *sèche.* — Ceci est une autre question !

MARTINE. — Maman ! Ainsi, c'était pour avoir les mains libres que tu nous a envoyés pendant cinq jours chez ces gens que nous n'avions jamais vus et qui passeront leur existence à se demander ce que nous sommes venus y faire ?

DENISE. — Les Dragot sont des gens charmants que j'ai beaucoup connus à Londres, il y a seize ans. Et si vous étiez restés là vous m'auriez probablement empêchée de faire ce que j'ai fait. Or il était nécessaire que je le fasse ! Ce mariage est indispensable !

WALTER. — Ce mariage ?

DENISE. — Mon mariage.

MARTINE, *jaillissant hors de son fauteuil.* — Maman !

WALTER, *suffoqué.* — Tu... tu parles de ton mariage... à toi ?

DENISE. — Oui. Pour l'excellente raison que ni Martine ni toi ne pourrez vous marier si je ne me marie pas au préalable.

BRUNO, *sombre.* — Je serai donc le vieux garçon de cette famille !

MARTINE, *à Bruno, vivement.* — Oh ! je t'en prie ! ce n'est pas le moment de faire le pitre !

DENISE. — Je vous demande de dominer vos nerfs et de faire appel à votre seul bon sens ! Vous connaissez la mère Douchemin... je veux dire Mme veuve Douchemin. Elle est plus sotte qu'un troupeau d'oies, et si nous ne lui fournissons pas de quoi rédiger correctement les faire-part de mariage il n'y aura pas de mariage. Or que vous manque-t-il pour ressembler à tout le monde ? Un père ! Eh bien, je vais vous en donner un !

BRUNO, *gentiment.* — Nous en avons déjà beaucoup.

DENISE. — Je parle cette fois d'un père officiel et légal. Bien entendu, je ne vais pas m'amuser à compliquer encore la situation en allant chercher un inconnu Dieu sait où ! J'ai heureusement tout ce qu'il me faut sous la main ! Michaël, Ian ou Dominique, c'est déjà un choix très embarrassant ! *(Elle traverse la pièce, saisit le piano par une extrémité, à deux mains, et le déplace de quelques centimètres, puis elle se retourne.)* Cela n'est-il pas tout à fait raisonnable ? Qu'en pensez-vous ?

WALTER. — Je ne pense pas, maman. Je suis dans le coma.

MARTINE. — De toute manière, il est un peu tard pour nous demander notre avis !

BRUNO, *à Mollinot.* — Vous étiez là, vous, et vous n'avez rien fait pour la retenir ?

MOLLINOT. — Mon petit Bruno, il y a quinze ans, dans le Tyrol, j'ai vu un lac artificiel rompre la digue de son barrage. Des centaines de milliers de tonnes d'eau se sont abattues dans la vallée !

BRUNO. — Quel rapport ?

MOLLINOT. — Je n'ai rien fait non plus pour les retenir.

Ayant dit, il tire un journal de sa poche et se met à lire.

DENISE. — Mes chéris, tout ceci est ridicule !

WALTER. — C'est assez mon avis.

DENISE. — Je parle de votre attitude et de vos appréhensions. Il fut une époque où le mariage m'effrayait, j'en conviens, mais cette époque est lointaine. Je vous affirme que j'envisage sans aucun déplaisir l'idée d'une vie commune avec Michaël, Dominique ou Ian ! Et le fait que je n'aie aucune préférence ne pourra que faciliter les choses. Soyez tranquilles, je me charge de tout !

MARTINE. — J'admire ta désinvolture ! On dirait que tu parles d'un pique-nique !

DENISE. — Cela vient de ce que je les connais admirablement tous les trois, mon petit. Je suis donc à l'abri de cette anxiété propre aux femmes qui ne savent pas où elles vont. Je le sais, moi ! J'y suis déjà allée.

WALTER. — Mais enfin, maman, des années et des années se sont écoulées depuis lors ! Après tout, qui te dit qu'ils ne se sont pas mariés ?

DENISE. — Je ne le pense pas, chéri.

WALTER. — Pourquoi ?

DENISE. — J'ai suivi la carrière de Michaël au Foreign Office et je sais qu'il est resté farouchement célibataire. *(Souriante :)* Pauvre chéri, je lui avais donné toutes les raisons d'être prudent avec les femmes !

BRUNO. — Mais les deux autres ?

DENISE. — Les hommes qui courent après la gloire ou qui s'introduisent dans les chambres des jeunes conférencières ne se marient généralement qu'à la dernière extrémité.

WALTER. — Et tu accepterais d'être cette dernière extrémité ?

DENISE, *souriante.* — Votre bonheur en dépend, mes chéris, et le mien dépend du vôtre. L'heure est venue de payer ma dette à la Société, mais tout semble laisser prévoir que ce ne sera pas tellement désagréable ! Après tout, j'ai déjà été heureuse avec chacun des trois et je n'ai pas oublié la recette ! Avec le recul, je me suis habituée à leurs petits défauts et ils n'ont guère eu le temps de s'apercevoir des miens !

BRUNO, *aux autres.* — Elle a des raisonnements qui vous réduisent en poussière !

MOLLINOT, *surgissant de derrière son journal.* — Sophisme ! Paradoxe ! Logomachie ! Votre mère est capable de tout quand elle discute ! Pour peu qu'elle s'en donne la peine, elle vous prouvera en un quart d'heure que c'est Jane qui a découvert la pénicilline !

DENISE. — Mollinot, taisez-vous !

MOLLINOT, *aux enfants.* — Vous ne la connaissez pas ! Si elle avait été Eve, c'est le serpent qui aurait mangé la pomme !

DENISE. — Encore une fois, taisez-vous ! *(Elle marche vers le piano.)* Ma décision est prise. Les événements sont en marche et ce n'est pas un Mollinot qui se mettra en travers ! *(Elle saisit le piano à deux mains, le soulève et le déplace de quelques centimètres.)* J'ai dit !

Mollinot soupire et retombe dans son fauteuil.

MARTINE. — Ecoute, maman... plus je réfléchis, plus je trouve ton projet stupéfiant ! Ne penses-tu pas que ces... enfin que nos pères t'ont peut-être oubliée ?

DENISE, *calmée, souriante.* — Chérie, j'étais inoubliable. N'est-ce pas, Mollinot ?

MOLLINOT, *sec.* — C'est malheureusement exact.

DENISE, *à Martine.* — S'ils m'avaient oubliée, ils n'auraient pas répondu par télégramme. Leur empressement prouve au contraire qu'il y a encore en eux une toute petite flamme. Il ne s'agit plus que de souffler dessus !

MOLLINOT, *découragé.* — Souffler dessus !

Jane paraît à la porte de l'office.

JANE. — Est-ce que quelqu'un prend du thé ? *(Silence général.)* Bon.

Elle va sortir.

BRUNO. — Jane, tu connais la nouvelle ? Maman veut se marier !

JANE. — Oui. Chaque fois qu'elle a fait une bêtise j'ai été la première à le savoir.

WALTER. — Qu'est-ce que tu en dis ?

JANE. — Je dis qu'elle sera aussi à son aise dans le mariage qu'un chat dans un seau d'eau froide, voilà ce que je dis !

MARTINE. — Il me paraît y avoir unanimité !

JANE. — Elle s'en moque pas mal de l'unanimité ! D'abord elle a toujours été contre le suffrage universel ! En tout cas, si elle veut en épouser un, que ce ne soit surtout pas le peau-rouge !

WALTER, *sursautant.* — Quel peau-rouge ?

JANE. — Le pianiste, quoi. Le Polonais. Un homme qui tape sur un piano jusqu'à des 5 heures du matin en poussant des cris terribles !

DENISE, *indulgente.* — Seulement quand il est inspiré !

JANE. — Inspiré, pas inspiré, si jamais il recommence, moi, je m'en vais !

Elle sort en trombe.

MARTINE, *inquiète.* — Il crie vraiment ?

DENISE. — Mais non ! Il ne crie pas, chérie ! Il pousse simplement des sortes d'exclamations... ou de gémissements... selon qu'il exprime la joie ou la douleur... Il prétend que cela l'aide beaucoup... De toute manière, c'est tout juste si on l'entendrait de la route !

BRUNO, *le souffle coupé.* — La route est au moins à 100 mètres, maman !

DENISE. — Et puis, quelle importance ? Il y passe si peu de monde !

WALTER. — Je sens que nous allons nous faire une excellente réputation dans le pays !

On entend un coup de klaxon strident. Ils se lèvent tous. Martine bondit littéralement hors de son fauteuil.

MARTINE, *nerveuse.* — C'est le pianiste !

DENISE. — Mais non, chérie ! C'est un klaxon d'auto...

Jane entre.

JANE. — Hep ! En voilà un, je crois... dans une grosse voiture...

DENISE, *nerveuse.* — Va à la porte ! Vite !... *(Jane sort.)* Mes enfants, du calme ! Beaucoup de calme ! Mollinot, j'ai un trac terrible ! Ils sont en avance ! Comment me trouvez-vous ?...

WALTER. — Splendide, maman !

DENISE, *nervosité croissante.* — Dieu du ciel, même pas le temps de me donner un coup de peigne ! Ce klaxon m'a coupé les jambes ! C'est sûrement Ian... ou Dominique... ou Michaël !... *(Soudain :)* Ah !

MARTINE, *nerveuse.* — Mais ne crie pas comme cela ! Qu'est-ce que tu as ?

DENISE. — Si jamais ils étaient venus tous les trois ensemble ?... Quelle idée horrible !

BRUNO. — Ils se connaissent ?

DENISE, *soulagée.* — Non, c'est vrai !... Mes enfants, Mollinot, laissez-moi seule. Montez dans une chambre et...

WALTER. — On pourra laisser la porte ouverte ?

DENISE. — Oui, oui. Je me demande ce que je vais bien pouvoir leur dire !...

Jane entre.

JANE, *en confidence.* — Tu es prête ? Il est là.

DENISE, *pendant que les enfants montent.* — Non ! Pas encore ! Dans une seconde ! J'appellerai.

JANE. — Si tu veux.

Elle sort.

DENISE. — Allons, bon, j'ai oublié de lui demander lequel c'est ! *(Aux enfants et à Mollinot qui sont sur la galerie :)* Cachez-vous ! *(Ils se cachent. Denise appelant :)* Jane ! *(Un temps. La porte s'ouvre et sir Michaël Norman paraît. La soixantaine. Du chic. Des manières. De la froideur. Accent britannique léger. Denise, allant vers lui les mains tendues :)* Cher Michaël !

MICHAËL, *un peu froid.* — Denise !

Il lui baise les mains. Puis il la regarde.

DENISE. — Cher Michaël !

MICHAËL, *un peu moins froid.* — Chère Denise !

DENISE. — Merci d'être venu si vite ! Je suis

tellement heureuse de vous retrouver ! Presque le même !

MICHAËL. — Presque !

DENISE. — Un « presque » qui vous va très bien !... Mais si !... Comme les cheveux blancs vous font jeune, Michaël ! Faites-vous toujours de la peinture ?

MICHAËL, *souriant.* — J'ai cru plus sage de choisir une autre route.

DENISE. — Je sais. J'ai suivi soigneusement votre carrière à travers les articles de presse. Bravo ! Vous êtes un des grands espoirs du parti conservateur, n'est-ce pas ?

MICHAËL. — Un grand vieil espoir, ma chère !

DENISE. — Vous finirez ambassadeur, Michaël ! J'en suis certaine ! Vous avez toutes les qualités d'un excellent diplomate... *(Sourire.)* C'est tellement vrai que je n'ai pas encore pu deviner ce que vous pensez de moi... de moi aujourd'hui.

MICHAËL, *souriant.* — Vous ne savez donc plus lire dans les yeux ? *(Admiratif :)* Vous êtes encore très belle, Denise.

DENISE. — Encore ?

MICHAËL, *amusé.* — Excusez-moi. Je voulais dire « toujours ». Comme autrefois, je ne trouve plus le mot juste.

DENISE. — Vous avez fait d'énormes progrès. Je n'entretiens d'ailleurs aucune illusion à ce sujet. Je sais que je n'ai jamais été belle... Mais j'ai connu des gens de goût qui préfèrent les frimousses amusantes aux visages trop classiques... Vous avez toujours eu beaucoup de goût, Michaël... *(Elle l'entraîne.)* Venez vous asseoir.

Elle le conduit à un siège tout en jetant un coup d'œil à la galerie pour voir si tout est en ordre. Michaël ajuste son monocle et examine deux gravures anglaises du XIX^e^ siècle pendues au mur.

MICHAËL. — Très jolies choses, ma chère !... Deux Hentley de la bonne époque ! Bravo !

DENISE, *un rien mélancolique.* — Oui. Je n'ai jamais pu m'empêcher d'aimer ce que vous aimiez, Michaël ! Votre personnalité a marqué au fer rouge toute mon existence... *(A la fois étonné et flatté — surtout étonné ! — sir Michaël la regarde longuement.)* Thé ou whisky ?

MICHAËL, *troublé.* — Whisky, merci beaucoup... *(Denise prépare la boisson.)* Chère Denise, m'autorisez-vous à être mal élevé ?

DENISE. — Mal élevé ? Vous exagérez vos capacités, Michaël !

MICHAËL, *ravi.* — Toujours ce don incroyable de la répartition !

DENISE, *lui tendant son verre.* — De la repartie, mon ami, de la repartie !

MICHAËL, *prenant son verre.* — Merci... *(Il goûte le breuvage. Petit sourire appréciateur.)* Oh ! oh ! *(Il pose son verre.)* Vous n'avez pas oublié mon dosage préféré...

DENISE. — Je crois n'avoir rien oublié, Michaël.

MICHAËL, *lâchant le paquet.* — Alors, dites-moi pourquoi vous êtes partie !

DENISE, *souriant.* — Je suppose que c'est ce que vous appelez être mal élevé ?

MICHAËL. — Oui. C'est une question affreusement délicate à poser à une femme après tant d'années, Denise !... Sans doute suis-je un peu ridicule... mais cela a été l'événement le plus bouleversant de ma vie, comprenez-vous ?... Le plus choquant ! Descendre acheter un crayon à dessin, revenir chez soi et ne plus y trouver personne... il y a là quelque chose de déconcertant, même pour un gentleman !

DENISE. — Cher Michaël !

MICHAËL. — Pourquoi êtes-vous partie, Denise ?

DENISE, *doucement.* — Je ne suis pas partie, Michaël !

MICHAËL, *stupéfait.* — Oh !

DENISE. — Je me suis enfuie !

Un temps. Michaël fronce les sourcils et fait visiblement un effort intellectuel énorme.

MICHAËL. — Je suppose que c'est une nuance de la langue française ?

DENISE. — Une nuance énorme, Mic !

MICHAËL, *ému.* — Puis-je vous demander de ne pas m'appeler Mic dans un moment où j'ai besoin de toute ma dignité ?

DENISE, *reprenant.* — Une nuance énorme, Michaël ! Partir, c'est s'en aller...

MICHAËL. — Mais il me semble que...

DENISE. — S'en aller froidement... par simple calcul... s'éloigner après une longue et sordide préméditation... les nerfs et le cœur en repos, comprenez-vous ?... C'est cela, partir ! Mais s'enfuir, Michaël ! S'enfuir !

MICHAËL, *avec espoir.* — C'est mieux ?

DENISE. — C'est courir comme une folle, droit devant soi, le cœur en débandade ! C'est sauter sur la première porte qui se présente pour échapper à un danger horrible ! Je me suis enfuie, Mic.

MICHAËL. — Pour échapper à quoi, juste ciel ? Quelle sorte de danger horrible à pu vous pousser à...

DENISE, *les yeux baissés.* — J'allais vous aimer.

MICHAËL, *ahuri.* — Vous alliez m'aimer ? Vous ne m'aimiez pas encore ?

DENISE. — J'allais vous aimer trop ! Jusque-là, je n'avais eu pour vous qu'une tendresse démesurée... un peu d'admiration aussi. Mais je demeurais lucide ! Et puis un jour, brusquement, j'ai senti que... *(Ardente :)* Ah ! mon chéri, vous ne savez pas ce que peut être une passion qui s'éveille soudain, gronde en vous comme une tempête, vous envahit, vous submerge, vous emporte ! *(Elle rectifie la position de la cravate de Michaël.)* Quelle horrible panique pour une enfant de vingt ans qui voit venir le moment où plus une parcelle d'elle-même ne lui appartiendra !... *(Un temps de silence. Sir Michaël ressemble à un boxeur qui vient de recevoir un crochet du droit à l'épigastre. Il fait évidemment de grands efforts pour conserver une quelconque partie de son self-contrôle. Denise, douce :)* Comprenez-vous maintenant pourquoi je vous ai fui ?

MICHAËL, *d'une voix mal assurée.* — Certes !... *(Il se râcle la gorge.)* Je... C'est pour moi une... un bouleversement profond qui... *(Il se râcle la gorge.)* Je... j'avais, bien entendu, imaginé tout autre chose... des choses moins flatteuses...

DENISE, *tendre.* — Je pensais que vous auriez deviné.

MICHAËL. — Non, certainement. Je ne me serais pas permis... *(Sourire.)* J'ai toujours douté de moi, Denise. Je m'étais figuré... et c'est une pensée qui a beaucoup assombri ma vie par la suite... que vous étiez partie par déception. Oui, j'ai eu peur

de n'avoir été pour vous qu'un amant... qu'un amant insuffisant.

DENISE. — Cher Michaël ! Quelle étrange supposition ! Mais vous étiez sensationnel !

MICHAËL, *heureux.* — Sensationnel ! Voilà une bonne nouvelle qui arrive un peu tard !

DENISE. — Vous faut-il toute la vérité ?... Eh bien, quand vous me preniez dans vos bras, je...

Le bruit d'une porte qui claque lui coupe brusquement la parole. Michaël sursaute et Denise lève rapidement la tête vers la galerie.

MICHAËL. — Qu'est-ce que c'est ?

DENISE. — Rien... une porte qui se ferme... Le courant d'air, sans doute !

MICHAËL, *intéressé.* — Vous étiez en train de me dire que lorsque je vous prenais dans mes bras... ?

DENISE, *doucement.* — C'est intraduisible en français.

MICHAËL, *horriblement flatté.* — Chère Denise ! Chère enfant ! Et moi qui craignais... J'étais décidément aux antidotes de la vérité !

DENISE. — Antipodes.

MICHAËL, *soudain véhément.* — Et je vous ai laissée partir ! Et je n'ai pas bouleversé la terre entière pour vous retrouver ! Songez que vous seriez aujourd'hui ma femme, Denise, et que nous aurions un fils ! Un petit Michaël !

DENISE, *insidieuse.* — Ou un petit Walter.

MICHAËL, *souriant.* — Il est vrai que Walter est mon deuxième prénom. Je vous suis reconnaissant de vous en souvenir encore.

DENISE, *souriante.* — Je ne risque guère de l'oublier, mon ami. Je l'appelle dix fois par jour !

MICHAËL, *étonné.* — Vous voulez dire que vous m'appelez dix fois par jour ?

DENISE. — Pas vous. Lui !

MICHAËL. — Lui ?

DENISE. — Walter. Votre fils !

MICHAËL, *ahuri.* — Quel fils ?

DENISE. — *Notre* fils, pour être plus exacte.

MICHAËL. — Mais je n'ai jamais eu de fils !

DENISE. — C'est un souci qu'on laisse généralement aux femmes.

MICHAËL. — Vous voulez dire... vous ne voulez pas dire que lorsque vous m'avez quitté vous alliez ?...

DENISE. — Oui, Michaël, j'allais avoir un enfant, un enfant de vous. Et je l'ai eu !

MICHAËL, *assommé.* — Grands Dieux ! *(Il s'assied.)* Un fils !... Un bébé !

DENISE. — Ce n'est plus exactement ce qu'on peut appeler un bébé. Il vient d'avoir vingt-quatre ans.

MICHAËL. — Vingt-quatre ans ! Et c'est maintenant que vous me le dites !

DENISE. — J'ai senti que je n'avais pas le droit de me taire plus longtemps.

MICHAËL, *extrêmement nerveux.* — Un fils !... C'est une aventure extraordinaire !... Un fils de vingt-quatre ans !... Je suis... Je ne saurais dire exactement ce que je suis !

DENISE, *doucement.* — Vous êtes père.

MICHAËL. — Père !... *(Il se lève.)* Voilà le mot juste ! Je suis père !

DENISE. — En attendant mieux...

MICHAËL, *inquiet.* — Mieux ?... Que peut-on attendre de mieux ?

DENISE. — Cher Mic, je vous vois grand-père d'ici très peu de temps !

MICHAËL. — Déjà !... Vraiment, ma chère Denise, le temps passe vite avec vous !... Père et grand-père en deux minutes ! Il est donc marié ?

DENISE. — Pas encore, mais il le désire. Un très beau parti, d'ailleurs !... La mère est veuve et idiote, mais la fille est charmante. Beaucoup d'argent et une renommée flatteuse dans le milieu des sardines à l'huile. Vous avez déjà certainement mangé des sardines Douchemin ?

MICHAËL, *il ne sait plus où il en est.* — Comment dites-vous ?... Je... je digère très mal les sardines.

DENISE. — Moi aussi. Cela n'a rien d'étonnant quand on connaît la mère d'Hélène. Enfin, passons. Rien ne presse. Nous parlerons plus tard de tout cela.

MICHAËL, *ahuri.* — Oui... si vous le voulez bien... Je me sens un peu... un peu dépassé par les événements.

Il s'assied.

DENISE, *lui versant un whisky.* — Je pensais que les diplomates gardaient toujours leur sang-froid devant n'importe quelle complication.

MICHAËL. — Devant n'importe quelle complication qui ne les concerne pas... *(Il prend le verre que lui tend Denise.)* Merci, ma chère... *(Il boit une gorgée, pose son verre.)* Dites-moi... comment est-il ?

DENISE. — Vous l'aimerez, Mic. C'est authentiquement votre fils ! Il est comme vous, loyal et sensible, élégant, courtois, gentil...

MICHAËL. — Intelligent ?

DENISE. — Très. Il ressemble à sa mère. *(Fièrement :)* D'ailleurs, c'est bien simple, ils me ressemblent tous !

Michaël jaillit hors de son fauteuil.

MICHAËL. — Tous ?... Qui cela « tous » ?

DENISE. — Eh bien, les deux autres, Martine et Bruno.

MICHAËL, *d'une voix étranglée.* — Vous ne m'aviez parlé que d'un *seul* fils !

DENISE. — Parce que Walter est le *seul* qui soit de vous, mon ami.

MICHAËL. — Et... le reste ?... *(Silence éloquent de Denise.)* Je comprends. Vous êtes mariée.

DENISE. — Pas encore.

MICHAËL, *offusqué.* — Denise !

DENISE. — Vous ayant refusé ma main, Michaël, je ne me sentais pas, moralement, le droit de l'accorder à un autre... *(avec force)* à aucun des deux autres !

MICHAËL *assommé.* — A aucun des deux autres ! *(Il retombe dans son fauteuil.)* Et c'est cela que vous appeliez m'aimer trop !... Quelle effondration !

DENISE. — Effondrement. *(Changeant de ton :)* Si je vous avais moins aimé, j'aurais moins cherché à vous oublier, Michaël.

MICHAËL, *amer.* — A ce compte, vous me seriez fidèle si vous ne m'aviez pas aimé du tout !... Que l'amour en France est donc difficile !

Il soupire.

JANE, *entrant.* — Denise !

DENISE. — Qu'est-ce que c'est ?...

JANE. — C'est l'autre.

DENISE. — Mon Dieu ! Dominique ?

JANE. — Non. Le Peau-Rouge.

MICHAËL, *avec une grande dignité.* — Je pense qu'il est temps que je m'éloigne. Veuillez m'indiquer où je peux rencontrer celui de vos trois enfants qui est le mien.

DENISE. — Restez !... Il faut que vous connaissiez Ian !

MICHAËL, *sec.* — Je ne pense pas que cela me soit agréable.

DENISE. — Je vous en prie, Michaël ! J'y tiens ! C'est une sorte d'assemblée générale, comprenez-vous ?

MICHAËL, *archi-sec.* — Je n'aime pas les assemblées générales où je suis minoritaire.

JANE. — Alors ? Qu'est-ce qu'on fait ?

DENISE. — Qu'il entre !

JANE, *résignée.* — Bon. Cache le piano !

Elle sort.

MICHAËL, *mécontent.* — Vraiment, ma chère, vous m'imposez là une épreuve...

DENISE, *le coupant.* — Est-ce que j'ai le nez qui brille ?

MICHAËL, *froid.* — Vous avez les yeux qui brillent.

La porte s'ouvre et Ian Letzaresko paraît. La quarantaine. Débordant de vie. L'œil noir, le cheveu noir et le plus éclatant sourire du monde. Denise vole vers lui, les deux mains tendues.

DENISE. — Cher Ian !

IAN. — Moï Kochany ! Maratchek ! Vous ! *(Il lui baise les mains avec passion, la regarde en reculant d'un pas sans lui lâcher les poignets, souriant, enthousiaste.)* Radjok ! Toujours aussi immuablement belle qu'une mesure de Mozart !... ou de moi ! Topek Iajak !

DENISE. — Cher Ian ! Permettez-moi de vous présenter...

IAN, *sans voir Michaël.* — Chère Dolorès ! *(Il se reprend.)* Chère Denise ! Chère image de mon malheureux passé ! Comment avez-vous su que j'étais à Madrid ?

DENISE, *souriant.* — Comment pourrait-on ne pas savoir que vous êtes à Madrid ?

IAN. — Admirable ! Et quelle idée charmante de m'avoir fait venir après de si longues années ! Toretski naïla, moï Kochany ! Quelle joie de vous retrouver ! Vous êtes vivante en moi comme une blessure ! Pourquoi êtes-vous partie ?

DENISE, *très digne.* — Je voulais être seule pour souffrir.

IAN, *lyrique.* — Souffrir ! Comme vous avez raison ! On ne sait plus souffrir à notre époque ! Karami ! Comme je voudrais avoir le temps de souffrir ! Je souffre si mal ! La grande musique ne sort que des cœurs déchirés !

DENISE, *doucement.* — Oui, cher Ian. *J'ai* eu le cœur déchiré et *vous* avez fait la musique.

IAN, *dans un rugissement.* — Ma musique ? Plus un mot sur ma musique ! Batchoï polatzu drick ! Fini ! Je suis vidé ! Plus rien ! Trop de monde autour de moi ! Trop de foule ! Trop de gloire ! Je n'ai rien fait depuis vingt ans ! A peine deux ou trois chefs-d'œuvre ! Je perds ma vie ! Où est le piano ?

DENISE. — En face de vous.

IAN. — Je vais jouer le début de mon *Appassionata !* Pour vous seule, moï Kochany ! Je l'ai fait en une nuit, la nuit où vous n'êtes pas revenue !

DENISE. — Je m'en doutais.

IAN. — C'est du sang qui coule ! Le sang du désespoir ! *(Il voit Michaël pour la première fois.)* Bonjour !

MICHAËL, *froid.* — Bonjour.

DENISE. — Permettez-moi de vous présenter... Ian Letzaresko... Sir Michaël Norman.

MICHAËL. — Enchanté.

IAN. — Nitz bretok ! *(Il lui secoue la main.)* L'Angleterre c'est un grand pays, monsieur ! On m'y adore ! Aimez-vous la musique ?

MICHAËL. — La bonne musique.

IAN. — Bien sûr ! La grande ! La vraie ! La seule ! La mienne ! *(Ravi :)* Moi aussi. Nous avons au moins une chose en commun !

MICHAËL, *sec.* — Au moins une, effectivement.

IAN, *grave.* — Savez-vous ce que je vais faire ? Je vais jouer le début de mon *Appassionata... (La main sur l'épaule de Michaël :)* Pour vous seul ! *(Il s'installe au piano.)* Quand ils l'ont entendue, à Buenos-Aires, ils ont failli m'étouffer. Il a fallu faire charger la police. Douze blessés ! Une soirée inoubliable ! *(La tête entre ses mains :)* Silence ! Il faut que je regarde d'abord en moi !

Denise se penche sur Michaël.

DENISE, *bas.* — Comment le trouvez-vous ?

MICHAËL. — Nous ne devons pas être d'accord sur ce point.

DENISE, *bas.* — Il y a une foule de choses étonnantes dans ce garçon !

MICHAËL, *glacial.* — L'autopsie nous le dira.

Ian plaque les premières notes.

IAN. — Et le piano est accordé ! Moï Kochany, je n'aurais jamais dû te laisser partir ! *(Silence. Puis, soudain, la crinière au vent, sauvage et magnifique, déchaîné, Ian attaque son « Appassionata ». Tout en jouant :)* Andante... l'homme est seul... seul... *(La musique s'accélère.)* Adieu, l'amour !... Seul !... Vertige d'être seul ! *(La musique monte.)* Tratsko polaï ! Nichk !... Souffre l'homme !... Souffre bien ! Nichk ! Nichk ! *(Hurlant :)* Nichk ! Tara nichk !

La porte s'ouvre brusquement et Jane paraît.

JANE, *affolée.* — Qu'est-ce que c'est ?

Ian s'interrompt soudain et se lève lentement. Jane demeure interdite.

IAN, *sur un ton de dégoût total.* — Kradji opesk nomatar !

Il referme le piano brutalement.

DENISE. — Cher Ian, je suis désolée !... *(A Jane :)* Tu veux quelque chose ?

JANE. — Moi ? Rien. Je croyais qu'il te battait !...

IAN, *le bras tendu vers la porte.* — Beldik ! Dehors, paquet de boue !

JANE. — Paquet de boue vous-même ! *(A Denise :)* Tu es prévenue, toi ! Si jamais il recommence à imiter un accident de chemin de fer... *(Désignant le piano :)* avec cet instrument de malheur, je quitte la maison ! A bon entendeur...

Elle sort.

MICHAËL, *entre cuir et chair.* — J'ignorais que Jane eût une éducation musicale aussi poussée...

IAN, *accablé.* — Accident de chemin de fer ! Batchoï polatzu ! Ce baril d'anchois a brisé mes

mains ! Je ne jouerai plus jamais ! Tout est en moi si fragile !... Adieu, Letzaresko, adieu !

DENISE. — Voyons, Ian, du courage ! Ce n'est qu'un tout petit incident sans importance ! Votre *Appassionata* est très belle. Sir Michaël était enthousiasmé ! *(A Michaël:)* N'est-ce pas, mon ami ?

MICHAËL, *froid.* — Certainement... enthousiasmé est le mot juste.

DENISE, *à Ian.* — Il y a là-dedans une flamme dévorante, un ouragan de souffrance tout à fait extraordinaires !

IAN, *morne.* — C'est génial. Douze blessés à Buenos-Aires... *(Soudain violent:)* Et il a fallu que cette pieuvre sorte de son trou ! Je suis crucifié !

DENISE. — Allons, allons !... Calmez-vous et bavardons gentiment. Vous êtes trop sensible, cher Ian, trop frémissant au moindre souffle.

IAN. — Crucifié ! On piétine le talent ! On étouffe mon génie ! Swing ! Ils sont tous swing ! *(A Michaël :)* Êtes-vous swing ?

MICHAËL, *sec.* — Pas que je sache.

IAN, *la main sur l'épaule de Michaël.* — Tu seras mon frère ! *(Michaël ne semble pas très satisfait de cette nouvelle. Ian se tourne vers Denise :)* Moï Kochany, vous êtes bonne ! Vos paroles sont douces comme les larmes d'une amie. Comme je voudrais vous avoir près de moi à mon lit de mort !

DENISE, *comme on parle à un enfant.* — C'est promis. Je vous demande seulement de me prévenir un peu à l'avance.

IAN. — Ma vie est effroyable ! Ce n'est qu'une suite épouvantable de solitudes ! Trajoïesk opisk ! Destin cruel ! Pas une poitrine amie pour y reposer ma tête !

DENISE, *dans un grand élan.* — Mais si, cher Ian ! La mienne !

MICHAËL, *offusqué.* — Oh !

DENISE, *regard noir à Michaël.* — C'est une manière de s'exprimer !

MICHAËL. — Une manière tout à fait regrettable, ma chère !

DENISE, *à Ian.* — Je voulais dire par là, tout simplement, que ma poi... que ma maison sera toujours la vôtre, Ian ! *(Elle rectifie la position de son nœud de cravate.)* Pourquoi ne resteriez-vous pas quelques jours ici ?

IAN, *lyrique.* — Joie céleste si longtemps attendue ! Je trouve enfin un port au sein de ma tempête ! Tolom adresk, moï Kochany ! Merci ! *(Il lui embrasse les mains.)* Avez-vous une bonne cuisinière ?

DENISE. — Excellente.

IAN. — Et le piano est accordé ! *(A Michaël :)* Vous vivez ici ?

MICHAËL. — J'arrive à l'instant. Je ne suis, comme vous, qu'un invité.

DENISE, *souriant.* — Je reçois mon passé, cher Ian.

IAN. — Quelle idée adorable !... *(il regarde Michaël)* et tellement curieuse !...

DENISE. — Trois hommes ont marqué ma vie. J'ai eu brusquement envie de les réunir autour de moi... Vous souvenez-vous, Ian, de ce petit garçon de trois ans que j'avais quand je vous ai connu ?

IAN. — Petochk ! Si je m'en souviens ! Il hurlait comme un petit chien dès que je touchais mon piano ! Je l'aurais étranglé, moï Kochany, si j'avais cru que vous aimiez assez la musique pour me le pardonner.

MICHAËL, *sec.* — C'était mon fils.

IAN. — Votre fils ? Maï raposk !

MICHAËL, *cabré.* — Ce qui veut dire ?

DENISE, *traduisant.* — Mes félicitations. Maï... mes... Raposk... félicitations.

MICHAËL, *dans une menace polie.* — Vraiment ?

IAN. — Pas autre chose, je vous assure ! Maï raposk !

MICHAËL, *froid.* — Thank you.

IAN, *à Denise.* — Et comment se porte ce cher enfant ?

DENISE. — A merveille. Vous les verrez tout à l'heure.

IAN. — Ils sont donc plusieurs ?

DENISE. — Trois.

IAN. — Oh ! oh !... *(A Michaël:)* Maï raposk !

MICHAËL, *ironique.* — Maï raposk également. Sur les deux qui restent, il y en a un de vous, cher monsieur.

IAN, *étonné.* — Niet problet ! *(A Denise:)* Est-ce vrai ?

DENISE, *doucement.* — Oui, Ian. Notre union fut bénie.

IAN. — Gloire à Dieu ! Un garçon ?

DENISE. — Une fille.

IAN. — Oplisk nabal ! Encore une fille ! Je n'ai que des filles ! Deux à Moscou, une à Varsovie, une à Chicago, une autre encore à Stockholm... et une à Paris, maintenant ! Je suis maudit ! Moï délik ! Pourquoi les pianos ne font-ils que des filles ? Cela est déshonorant ! *(A Denise:)* Est-elle au moins extraordinaire ?

DENISE, *souriant.* — C'est en tout cas mon impression.

IAN. — Belle ?

DENISE. — Jolie.

IAN. — Intelligente ?

DENISE. — Tous mes enfants sont intelligents.

IAN. — Est-ce qu'elle aime la musique ?

DENISE, *embarrassée.* — Mon Dieu... oui. Elle n'a rien contre elle, en tout cas !

IAN. — Rien contre elle ! Ma fille ! La main de Dieu s'est refermée sur moi ! J'emporterai ma gloire et mon nom dans la tombe ! Trajoïesk opisk ! Destin cruel ! Souffre, Letzaresko, souffre !

Il se rue sur le piano et y plaque quelques accords tonitruants.

MICHAËL, *à Denise.* — Est-ce qu'il y a longtemps qu'il n'a pas vu un bon médecin ?

DENISE, *un doigt sur les lèvres.* — Chut ! Il est déjà très énervé !...

Ian joue. Dominique paraît à la porte-fenêtre. Quarante ans. Un sourire perpétuel au coin des lèvres. Quelque chose dans l'allure et le geste... quelque chose d'indéfinissable qui attire et inquiète en même temps. Personne ne l'a vu. Il écoute.

DOMINIQUE, *d'une voix claire.* — Bonjour !

IAN, *furieux.* — Vous n'avez donc pas entendu que je jouais ?

DOMINIQUE, *souriant.* — Mais si.

IAN. — Et vous êtes entré quand même ?

DOMINIQUE. — Mais oui.

IAN. — Natamar ! Binesk natamar ! C'est une conjuration !

Il ferme violemment le piano.

DENISE. — Je vous en prie, cher Ian !... *(Elle va au devant de Dominique, les deux mains tendues :)* Bonjour !

DOMINIQUE. — Bonjour, chère madame.

Il lui baise la main.

DENISE, *inquiète.* — Chère madame ?... Vous ne me reconnaissez donc pas !

DOMINIQUE. — Je vous reconnais parfaitement. N'êtes-vous pas Mme Darvet-Stuart, la conférencière internationale ?... J'ai déjà eu le plaisir de vous entendre...

DENISE. — Et c'est tout ?

DOMINIQUE. — Je ne me souviens de rien d'autre.

DENISE. — Cher Dominique ! Vous avez le droit de vous souvenir de *tout.*

DOMINIQUE. — Ah !... *(Il jette aux deux autres un regard rapide.)* Parfait... *(A Denise, dans un tendre et amical sourire :)* Bonjour, Denise.

DENISE. — Bonjour. Savez-vous que je suis profondément heureuse... et un peu émue de vous revoir ?... Merci d'être venu.

DOMINIQUE. — Merci de m'avoir dit de venir.

DENISE, *présentant.* — Sir Michaël Norman... Ian Tetzaresko... Dominique Revol.

DOMINIQUE. — Enchanté...

IAN. — Ravi...

MICHAËL. — Comment allez-vous ?... *(A Denise :)* Je suppose que nous sommes au complet ?

DENISE. — Au complet. Oui, cher Michaël, nous sommes au complet.

DOMINIQUE, *amusé, à Ian.* — Puisqu'on m'a donné le droit de me souvenir de tout, j'avoue que votre nom ne m'était pas inconnu, cher monsieur.

IAN, *sourire tranquille.* — Naturellement. Tous ceux qui ont une âme et deux oreilles se souviennent de moi !

DOMINIQUE, *à Michaël.* — J'avais également beaucoup entendu parler de vous...

MICHAËL, *surpris.* — Nous avons donc des relations communes ?

DOMINIQUE, *souriant à Denise.* — Je l'avais toujours pensé.

MICHAËL, *sec.* — Je vois. Tout ceci est plein d'humour !

DOMINIQUE. — Il n'y a rien là dont vous puissiez vous offusquer. Denise m'avait parlé de vous deux avec une grande mélancolie...

MICHAËL, *choqué.* — Mélancolie ! Voulez-vous dire qu'elle avait choisi ce moment-là pour nous regretter ?

IAN, *à Denise.* — Moï Kochany, cela est tellement émouvant !

MICHAËL, *sec.* — C'est une conception toute polonaise !

DENISE. — Ian ! Michaël ! Quel que soit le côté irritant de la situation, je vous demande de ne pas oublier que vous êtes des hommes du monde !

MICHAËL. — C'est parfaitement exact. *(S'inclinant sèchement devant Ian :)* Excuse me !

IAN, *saluant.* — Ob niet !

DENISE, *elle se promène.* — Je comprends que vous soyez désireux de connaître enfin le pourquoi de cette... de ce rassemblement sentimental... C'est une explication assez délicate... *(Elle arrange la cravate de Dominique.)* assez gênante même, pour une femme... Soyez certains en tout cas que je n'ai pas simplement obéi à un caprice... *(Souriant aux trois hommes :)* Quelque charme que ce caprice pût avoir... *(Les trois hommes saluent légèrement.)* Non. J'avais un motif, un motif dont vous comprendrez tout à l'heure la gravité. Asseyez-vous, mon chéri... *(Les trois hommes se regardent, ne sachant à qui elle s'adresse. Denise sourit.)* Pardon ! Asseyez-vous, *mes* chéris ! *(Les trois hommes s'assoient.)* Dans mon premier cycle de conférences d'Athènes en 1938 j'avais tenté de démontrer que l'hypocrisie des mots et des gestes, conséquence naturelle d'une civilisation trop raffinée, demeurait le mal principal de notre siècle. J'essaierai donc d'être franche et même brutale. *(Avec force :)* Il faut que je me marie !

Réactions diverses. Ian lève les bras au plafond. Dominique fronce les sourcils. Sir Michaël se raidit sur son siège.

MICHAËL. — Est-ce pour obtenir notre consentement ?

DENISE. — Le consentement d'un seul. Celui de vous trois que j'épouserai.

Etonnement collectif.

IAN. — Chère Denise ! C'est un sujet d'opéra !

MICHAËL. — Comique ! *(A Denise :)* Puis-je vous faire remarquer que vous avez déjà refusé une fois d'être ma femme ? Vous a-t-il fallu un quart de siècle pour changer d'avis ?

DENISE. — Mon avis n'a nullement changé, Michaël. J'ai toujours eu peur du mariage et je continue à en avoir peur. Mais les circonstances ne sont plus les mêmes et ce sont elles qui me forcent aujourd'hui à renier mes préférences. Je dois me marier simplement parce que deux de mes enfants désirent se marier eux-mêmes et qu'ils ne pourront le faire aussi longtemps qu'ils seront et que leur mère sera dans une situation illégale !

IAN. — Moï Kochany, vous ne laissez guère de place aux illusions !

DENISE. — Nous avons tous passé l'âge des illusions, Ian, et j'ai promis d'être franche. Cette même franchise me permet d'avouer que j'ai conservé pour chacun de vous trois, intacte, une immense tendresse. Pensez-vous que beaucoup de ménages dans le monde puissent en dire autant sans mentir ? Ce n'est donc rien, la tendresse et la loyauté ?

DOMINIQUE. — Quand elles viennent de vous, Denise, c'est beaucoup plus qu'aucun homme ne mérite !

IAN. — Toraspeck ! Le Français a raison !

MICHAËL, *remué.* — Vous avez raison, mon amie. Je viens d'être méchant alors que je n'étais que jaloux... *(Sourire :)* Nous autres, Anglais, n'aimons pas beaucoup partager nos territoires d'outre-mer.

DENISE. — Merci, Michaël, merci à vous tous qui êtes demeurés si indulgents et si tendres ! *(A Dominique :)* J'aurais pu, somme toute, vous laisser en dehors du débat, Dominique, puisqu'il ne vous concerne pas directement, mais j'ai craint de commettre une sorte d'injustice...

DOMINIQUE, *souriant.* — En quoi le débat me concerne-t-il moins directement que ces messieurs ? Ne sommes-nous pas tous une étape de votre vie ?

DENISE. — Certainement, mais seuls le fils de

Michaël et la fille de Ian désirent se marier. Dieu merci, le vôtre est encore trop jeune.

DOMINIQUE, *stupéfait.* — Le mien ?

DENISE. — Mon Dieu ! J'avais oublié de vous le dire !

DOMINIQUE. — Denise ! *(Il se lève.)* Est-ce possible ?... Vous... vous avez eu un enfant de moi ?

DENISE. — Un fils.

DOMINIQUE, *assommé.* — Un fils !

IAN. — Préférez-vous une fille ? J'en ai sept ! Non ! Seulement six.

DOMINIQUE, *rêveur.* — Un fils... moi !

Il se rassied, un peu flottant.

MICHAËL, *à Dominique.* — Très curieux, comme sensation, n'est-ce pas ?

DOMINIQUE. — Très... *(A Denise :)* Est-ce que... vous lui avez parlé de moi ?

DENISE. — Tous sont au courant des moindres détails !...

DOMINIQUE. — En ce qui me concerne, les détails devaient être... assez rares, il me semble... et peu... peu à mon avantage. Sait-il que je vous ai quittée si vite ?...

DENISE. — Je n'avais pas le droit de lui dire la moitié de la vérité, Dominique.

DOMINIQUE. — Bien sûr... *(Gêné, se forçant à sourire :)* Il a dû me juger bien mal !

DENISE. — J'ai appris à mes enfants qu'on ne doit juger personne sur un seul acte. Bruno ne vous demandera jamais pourquoi vous êtes parti, Dominique, pas plus que je ne vous l'ai demandé moi-même.

DOMINIQUE, *ému.* — Merci... *(Doucement :)* C'est un joli prénom, Bruno...

DENISE. — Un prénom qui lui va bien. Voulez-vous que je vous dise comment il est ?

DOMINIQUE. — Non. Dites-moi seulement si vous l'aimez ?

DENISE, *grave et souriante.* — Je l'aime.

DOMINIQUE. — Alors, je peux très bien l'imaginer ! Il doit être... *(sourire)* un chic petit Bruno !

DENISE. — Exactement. *(Elle se lève :)* Je pense qu'il est temps maintenant que je vous les fasse connaître. Je vous ai exposé bien simplement le problème... un problème qui est plus encore le vôtre que le leur ou le mien. Je ne veux pas de réponse immédiate. Réfléchissez... Ecoutez-les... regardez-les vivre... et soyez sincères ! Eux ou moi, nous sommes tous assez grands et assez courageux pour préférer la vérité à n'importe quel mensonge de politesse. Vous n'avez envers nous aucune obligation.. Je dis bien : *aucune* ! *(Sourire :)* Vous êtes prêts ? Puis-je les faire venir ? *(Les trois hommes inclinent la tête. Denise appelle vers la galerie :)* Hep, là-haut ! Descendez !

Un temps léger. Sur la galerie la porte s'ouvre. C'est Mollinot qui paraît.

IAN, *suffoqué.* — Oh ! C'est l'aîné ?

DENISE. — C'est mon homme d'affaires !

IAN, *le reconnaissant.* — Monsieur Mollinot ! Noble et charmant vieillard ! Kradjoï ! Comment allez-vous depuis Varsovie ?

Il secoue la main de Mollinot qui vient d'atterrir.

MOLLINOT, *souriant.* — De plus en plus lentement, cher ami. Heureux de vous revoir dans cette maison... *(Aux autres :)* Messieurs, enchanté... *(A Denise :)* Tu sais, ils n'osent pas descendre !

DENISE. — Pauvres chéris !... *(Appelant :)* Allons, Walter, Martine, Bruno ! *(L'un après l'autre, ils apparaissent sur la galerie et commencent à descendre lentement les marches. Walter en tête. Ils arrivent en bas et s'immobilisent. Denise aux pères :)* Et voilà ! *(Aux enfants :)* Mes enfants, voici les... voici vos pères ! *(A Michaël :)* Ton fils Walter, Mic... *(A Ian :)* Martine, cher Ian... *(A Dominique :)* Et Bruno !

MICHAËL, *un pas vers Walter, affreusement raide.* — Je... Comment allez-vous ?

Il lui tend la main. Walter la prend.

WALTER. — Bien... *(Il le regarde.)* Est-ce que je peux... Je n'ose pas... Est-ce que je peux... Il me semble que cela arrangerait bien des choses...

MICHAËL. — Quoi ?

WALTER. — ... Vous embrasser ?

MICHAËL, *brusquement fondant.* — Boy ! My boy !

Il lui ouvre les bras et l'embrasse. Ian vient vers Martine, lentement.

IAN, *ému.* — Petit oiseau, comme tu es jolie !

MARTINE, *riant.* — La plus jolie des six ?

IAN. — Moï piet Kochany !... Je n'en ai plus qu'une... *(Il l'attire contre lui.)* Toi !

BRUNO, *à Dominique.* — Il ne reste plus que nous.

DOMINIQUE. — Je te regarde. Cela ne te gêne pas.

BRUNO *fièrement.* — Non ! Je vous regarde bien, moi !

DOMINIQUE. — Pas trop déçu ?

BRUNO, *riant.* — Vous le sauriez déjà. Je suis si mal élevé !

DOMINIQUE. — Tu me connais si peu !

BRUNO. — Je vous ai entendu, tout à l'heure, quand vous parliez de moi à maman... C'était très chic ! Vous me plaisez beaucoup !

DOMINIQUE, *conquis.* — Merci, gosse !

Il va vers lui et le prend dans ses bras. Denise se tourne vers Mollinot.

DENISE. — Vous voyez comme c'est simple !

MOLLINOT. — C'est-à-dire qu'on se demande pourquoi il y en a qui se marient !

DENISE, *du fond, près de la terrasse.* — Michaël ! Walter ! Venez préparer les cocktails !

WALTER. — Tout de suite, maman ! *(A Michaël :)* Quelle femme sensationnelle, n'est-ce pas ?

MICHAËL, *souriant.* — Révolutionnaire ! C'est le mot juste...

Jane entre.

JANE. — Madame est servie !

DENISE, *le plateau à la main.* — Dans une minute, Jane. Le temps de boire un cocktail...

JANE. — Entendu... *(Elle voit soudain Dominique et sursaute :)* Oh ! par où est-il entré, celui-là ?...

DOMINIQUE. — Je m'excuse... J'aurais dû sonner, bien sûr, mais la terrasse était ouverte... *(sourire)* et j'ai toujours aimé...

DENISE, *amusée.* — ... Entrer chez moi par les fenêtres, n'est-ce pas ?... J'en sais quelque chose !...

JANE, *écœurée.* — Quelle mentalité ! J'aime encore mieux le Peau-Rouge !

Elle sort. Tous ont le verre à la main.

DENISE. — Mes amis, mes enfants, je bois à la plus belle journée de ma vie, celle où nous nous retrouvons tous et où je retrouve tout !

Ils élèvent leur verre et boivent une gorgée. Mollinot s'étrangle.

MOLLINOT. — Que diable avez-vous mis là-dedans ?... C'est effroyable !...

DENISE. — Un nouveau cocktail de mon invention... *(Regardant Michaël:)* Un tiers de whisky... *(regardant Ian)* un tiers d'eau-de-vie de Dantzig... *(regardant Dominique)* et un tiers de cognac !...

IAN. — Minute inoubliable, messieurs ! Les ténèbres se déchirent autour de moi ! Petochk ! Il aura suffi d'un sourire de femme pour que Letzaresko retrouve Letzaresko ! Karamak namatar ! *(Il brise son verre sur le rebord d'un meuble.)* A nous deux, Wagner !

Il se rue sur le piano.

DENISE, *criant.* — Rattrapez-le !

MICHAËL, *sombre.* — Trop tard !

Ian a ouvert le piano. Il plaque quelques accords, se retourne, terrible.

IAN. — Que personne ne bouge ! Je vais vous jouer mon *Appassionnata* tellement bien que le bon Dieu lui-même il va tomber sur la terre à force de se pencher ! Silence !

Il joue furieusement. Mimique excédée de Michaël.

DENISE. — Ian ! Pour l'amour du ciel ! Le dîner est servi !

IAN, *hurlant pour dominer son propre vacarme.* — On ne dînera pas !

Piano fortissimo *pendant que se baisse le*

RIDEAU

ACTE III

Même décor qu'aux premier et deuxième actes. Huit jours plus tard. L'ameublement est celui que nous venons de voir. C'est le soir vers 21 heures. Les lampes sont allumées. On a fermé la porte-fenêtre qui donne sur la terrasse et tiré les doubles rideaux. Michaël, Ian et Dominique sont en scène. On sent tout de suite qu'il existe entre eux une indiscutable tension. Dominique et Ian sont assis, maussades et silencieux. Debout devant le piano, Michaël joue sur un doigt, non sans peine, le God save the King. *Ce petit exercice musical semble exaspérer prodigieusement Ian Letzaresko. Il lance vers Michaël des regards furieux. L'autre continue, imperturbable, sans se soucier de Ian. Sur une fausse note, ce dernier bondit soudain hors de son fauteuil.*

IAN. — Assez ! Fermez ce piano ou je crie !

MICHAËL, *glacial.* — Les gens bien élevés ont l'habitude de faire le silence quand on joue un hymne national !

IAN. — Starek ! Vous ne jouez pas un hymne national ! Vous écorchez les oreilles du plus grand pianiste de l'époque !

MICHAËL, *de marbre.* — Pardon, je pensais que nous n'étions que tous les trois.

Ian lui lance un regard meurtrier. Dominique sourit.

DOMINIQUE. — Si nous reprenions plutôt nos pourparlers, messieurs ? Nous avons solennellement promis à Denise de lui donner ce soir une réponse définitive et il est bientôt 9 heures ! Le temps passe. Essayons de dominer notre mauvaise humeur et attaquons-nous sérieusement au problème !

IAN. — Épouser une femme n'a jamais été un problème ! Le seul problème que j'ai toujours connu a été au contraire de ne pas les épouser !

MICHAËL. — Alors pourquoi voulez-vous épouser Denise ?

IAN. — Ce n'est pas comparable. Du moment qu'il lui faut un mari, ce ne peut être que moi !

MICHAËL. — Moi !

DOMINIQUE, *tranquille et souriant.* — Vous m'oubliez, messieurs.

MICHAËL. — Je suis arrivé le premier dans sa vie !

IAN. — Arrivé le premier ? Tchaïsk ! Est-ce que vous prenez la vie d'une femme pour un dominion ! Toujours cette manie de planter vos drapeaux partout !

MICHAËL, *blessé.* — Je maintiens que mes droits sur Denise sont indiscutables et proéminents !

DOMINIQUE. — Prédominants.

MICHAËL. — Qu'était-elle donc quand je l'ai rencontrée ? Une toute petite chose sans avenir ! Une étudiante perdue dans le grand Paris, une enfant vivant au jour le jour, sans ambition, sans goût, sans même un ami sincère ! Je lui ai donné tout cela le premier !

DOMINIQUE, *doucement.* — Et surtout l'ami sincère !

MICHAËL, *sec.* — Non. Cela est peut-être ridicule à dire... et très gênant pour un gentleman... mais Denise est un peu mon travail, mon œuvre. Elle ne savait pas travailler. Je lui ai appris. Elle ne savait pas ce qu'elle aimait. Je lui ai appris à aimer ce qu'elle faisait. Je lui ai tout appris d'elle-même ! Son métier, sa personnalité, son talent !

DOMINIQUE. — Ce qui ne l'a tout de même pas empêchée de partir.

MICHAËL, *digne.* — Elle n'est pas partie ! Elle s'est enfuie ! *(Dominique le regarde avec étonnement. Il ajoute, très sec et un peu méprisant :)* C'est une nuance ! *(A Ian :)* Nous autres Anglais n'aimons pas beaucoup crier ces choses-là sur les toits, mais je serais quand même curieux de savoir ce que vous avez fait pour elle, vous !

IAN, *bondissant.* — Ce que j'ai fait pour elle ? Par la Vierge de Kowno, Denise est à moi comme la créature est au Créateur ! Quand je l'ai vue pour la première fois à Varsovie, moi Delik, les larmes me sont venues aux yeux ! Pauvre enfant ! Dans quel état lamentable ! Couverte de boue et d'abjection ! L'objet du dégoût universel ! *(Les deux autres le regardent avec étonnement.)* Pourrie

jusqu'à l'âme ! Misérable et repoussante comme un chien galeux ! Trajoïesk opisk ! Elle était perdue sans moi ! Des deux mains que voilà je l'ai arrachée de ses ténèbres et ramenée à la lumière ! Je lui ai rendu la vie ! Moi ! Admirable Letzaresko !

DOMINIQUE, *impressionné.* — Qu'avait-elle donc ?

IAN, *sincère et grandiose.* — Ce qu'elle avait ? Elle n'aimait pas Wagner !

Dominique hoche la tête en souriant. Michaël est furieux.

MICHAËL. — Ridicule ! Absolutly ridicule !

IAN, *véhément.* — Ridicule ! Petoch ! Elle le traitait de tambour-major ! Lui ! Le plus grand de tous ! Mon égal !

DOMINIQUE. — Croyez que je compatis, mais ceci n'a pas le moindre rapport avec la situation ! Restons entre nous et laissons Wagner où il est.

MICHAËL. — Yes ! *Un* musicien dans cette affaire c'est déjà beaucoup !

IAN, *écœuré.* — Cannibale ! *(A Dominique :)* Et toi, petit Français, dis-nous un peu ce que tu as fait pour elle !

DOMINIQUE. — Rien.

IAN, *à Michaël.* — Rien ! Il avoue !... *(A Dominique :)* Va-t-en, rien !

DOMINIQUE. — Rien, et je m'en félicite !

IAN. — Tchaïsk ! Tu l'entends, Michaël ! *(A Dominique :)* Moi, je lui ai appris la musique. C'est tout ! Lui... *(Il désigne Michaël :)* il lui a appris je ne sais pas, moi, mais quelque chose. Et toi ?... Qu'est-ce que tu lui as appris ?

DOMINIQUE, *souriant.* — Elle seule pourrait vous le dire.

MICHAËL. — Choquant !

DOMINIQUE, *riant.* — Aussi vous n'êtes pas raisonnables ! Il s'agit de l'amour d'une femme et vous discutez comme deux maçons ! Moi, j'ai bâti les murs ! Moi, j'ai fait le toit !

MICHAËL, *réprobateur.* — Et vous, vous êtes entré par la fenêtre !

DOMINIQUE. — Il ne fallait pas la laisser ouverte !

MICHAËL. — Je trouve cela... très mal élevé !

DOMINIQUE. — Ce n'est pas non plus une question de protocole, sir Michaël ! On n'a jamais sur une femme que les droits qu'elle vous donne... et je crois bien qu'elle nous a donné les mêmes. Résignez-vous, messieurs ! Ce sont nos enfants, et rien d'autres, qui nous mettent à égalité dans le passé de Denise.

MICHAËL, *têtu.* — Le mien est arrivé le premier !

IAN. — Tchaïsk ! Un enfant est un enfant ! Ce n'est pas un cheval de course !

MICHAËL. — Denise ne serait-elle pas flattée de voir ses enfants porter le nom de sir Michaël Walter Norman, baronnet de Northshire ?

IAN. — Vous n'êtes jamais que le fils de votre père !

MICHAËL. — Vous aussi, sans doute ?

IAN. — Je ne suis le fils de personne ! Je suis Letzaresko ! Personne n'a été Letzaresko avant moi ! Kaponisk ! Il y a eu des milliers de baronnets dans le vaste monde, mais il n'y aura qu'un Letzaresko à la droite de Dieu !

DOMINIQUE. — Dieu n'a qu'à bien se tenir !

Denise paraît en haut de la galerie. Elle porte une robe du soir très élégante. Elle a grande allure et beaucoup de charme.

DENISE. — Comment, vous n'êtes pas encore habillés ?... Mais à quoi pensez-vous ?

Elle descend l'escalier.

DOMINIQUE. — « Penser » n'est pas le mot exact... Nous étions plutôt en train d'échanger quelques flèches empoisonnées... *(Il lui baise la main.)* et ce n'est pas une aussi charmante apparition qui nous rendra le goût de la mesure. Vous êtes adorable.

MICHAËL. — Très jolie robe, ma chère !

IAN. — Moï Kochany ! Belle comme l'étoile polaire dans un ciel de printemps !

DENISE, *mentant affreusement.* — Mon Dieu, j'avoue que je n'ai guère pensé à ma toilette ! J'ai pris la première robe qui m'est tombée sous la main ! *(Avec une certaine anxiété :)* Alors ?... Avez-vous enfin obtenu un résultat ?

DOMINIQUE. — Un résultat négatif !

DENISE, *frappée.* — Encore ?

MICHAËL. — Ces messieurs s'obstinent à ne pas reconnaître mes droits ! Je regrette.

IAN. — Vous n'aviez qu'à reconnaître les miens !

DENISE. — Mais c'est effrayant ! Nous courons au désastre ! Vous m'aviez promis une réponse pour ce soir ! Vraiment, vous n'êtes pas raisonnable, mes chéris !...

IAN. — Ils ne sont pas raisonnables, moï Kochany !

DENISE. — Et cette affreuse veuve Douchemin qui va nous envahir d'une minute à l'autre avec sa cargaison de traditions Douchemin ! Que vais-je bien pouvoir lui dire ? Pas de mari la veille et trois le lendemain !

DOMINIQUE. — Il ne reste plus qu'une solution !

DENISE. — J'accepte !

DOMINIQUE. — Choisissez vous-même !

DENISE. — Impossible.

DOMINIQUE. — Pourquoi ?

IAN. — Moï Kochany, je comprends ! Tu as peur de leur faire de la peine !

DENISE. — Non, mais je me connais trop bien ! Si jamais je commettais la folie de choisir l'un d'entre vous je passerais le reste de ma vie à regretter les deux autres ! Il faut trouver autre chose !

DOMINIQUE. — La courte paille ?

DENISE, *illuminée.* — Les enfants ! Pourquoi ne choisiraient-ils pas eux-mêmes ? Après tout c'est un père que je leur donne et il est tout à fait normal que je leur laisse le soin de le désigner !

MICHAËL. — Une manière de referendum, en quelque sorte ? Je trouve cela humiliant.

DENISE. — Cher Michaël, comme vous êtes en retard sur votre siècle ! *(Levant la tête vers la galerie.)* Hep, là-haut ! Quelqu'un !

Bruno paraît sur la galerie. Il est en manches de chemise et en pantalon de « smoking ». Il se bat avec son bouton de col.

BRUNO. — Voilà. Tu veux quelque chose ?

DENISE. — J'ai besoin de vous ! Descendez !

BRUNO. — Martine n'est pas prête et Walter hésite entre ses quatre smokings !

DENISE. — Descendez comme vous êtes ! *(Bruno rentre dans la chambre.)* Plus je réfléchis, plus je suis certaine que c'est la solution la plus sage ! Les enfants n'ont aucun souvenir de vous. Ils

n'auront pas d'idées préconçues. Vous êtes d'accord, bien entendu ? Et puis vous n'aviez qu'à vous mettre d'accord vous-mêmes ! Cher Michaël, que pensez-vous de cette décision ?

MICHAËL, *réprobateur.* — C'est contraire à tous les usages, ma chère !

DENISE, *comme si on lui faisait un compliment.* — N'est-ce pas ? Merci ! *(Aux trois hommes :)* Et maintenant, allez-vous habiller, mes chéris ! Je veux que tous les pères de mes enfants soient là pour recevoir dignement la délégation Douchemin ! *(Michaël et Ian montent l'escalier. Dominique les suit.)* Michaël, n'oubliez pas vos décorations ! Vous non plus, Ian !...

IAN, *en haut de la galerie.* — Sois tranquille, moï Kochany ! Je serai beau comme un soleil couchant !

Ian et Michaël sortent. Dominique va en faire autant quand Denise le rappelle.

DENISE. — Et vous, cher Dominique ?

DOMINIQUE, *penché sur la rampe.* — Moi ?

DENISE. — Peut-être avez-vous la Légion d'honneur ou quelque chose de ce genre ?

DOMINIQUE. — Je suis grand cordon de l'ordre du Dragon vert du Siam.

DENISE. — C'est bien ?

DOMINIQUE, *sourire.* — C'est grand... et c'est vert.

DENISE. — Comment l'avez-vous gagné ?

DOMINIQUE. — Au poker.

DENISE, *amusée.* — Je vois. Mettez plutôt une simple fleur à la boutonnière.

DOMINIQUE, *riant.* — C'était mon intention.

Il monte l'escalier.

DENISE. — Dominique !

DOMINIQUE, *s'arrêtant.* — Oui ?

DENISE. — Avez-vous pensé à ce qu'il arriverait si c'était vous ?

DOMINIQUE. — Si c'était moi ?...

DENISE. — Si c'était vous que je doive épouser ?

Un temps très léger de silence. Dominique redescend vers Denise qui est en bas des marches.

DOMINIQUE, *doucement.* — Vous avez peur ?

DENISE. — Je vous connais si peu ! Je ne sais rien de vous.

DOMINIQUE. — Vous aviez promis de ne rien me demander.

DENISE. — Je ne vous demande rien, Dominique. Ce sont des questions qui tournent dans ma tête et auxquelles je m'efforce de répondre toute seule...

DOMINIQUE. — Etes-vous arrivée à un résultat satisfaisant ?

DENISE. — Je ne sais pas... à quoi voulez-vous que j'arrive ?... Je n'ai de vous que des lambeaux de souvenirs... cinq ou six regards que j'ai pu garder... quelques sourires... deux ou trois phrases gentilles... et un fils qui m'a toujours donné l'impression d'être le résultat d'un accident !

DOMINIQUE. — C'est peut-être pour cela que vous l'aimez un tout, tout petit peu plus encore que les autres ?...

DENISE, *choquée.* — Oh ! Dominique !

DOMINIQUE, *riant.* — Je ne le répéterai à personne ! *(Doucement :)* Et ne vous inquiétez pas outre mesure au sujet de ce mariage éventuel avec moi... Je crois que tout cela s'arrangera très bien... A tout à l'heure... *(Il monte quelques marches, se retourne.)* Ah ! j'oubliais... à propos de toutes ces questions qui vous tournent dans la tête...

DENISE, *anxieuse.* — Eh bien ?

DOMINIQUE, *bas.* — Tu es le plus tendre et le plus joli souvenir de ma vie...

Il se détourne et achève de monter les marches. Il disparaît sur la galerie. Denise reste là, souriante, la tête levée vers la galerie, les yeux fermés, très émue. Jane entre sans qu'elle y prenne garde. Jane la contemple quelques secondes, sourcils froncés.

JANE, *maussade.* — Tu entends des voix ?

Denise sursaute et se retourne vers elle.

DENISE. — Ah ! c'est toi ?... Je... je réfléchissais.

JANE. — A qui ?

DENISE, *redescendant.* — Tu es stupide ? Qu'est-ce que tu veux ?

JANE. — C'est à propos du saint-honoré.

DENISE. — Eh bien ?

JANE. — Je le sers avant ou après le champagne ?

DENISE. — En même temps.

JANE. — Je ne suis pas jongleur !

DENISE. — Après, alors.

JANE. — Bon.

DENISE. — Et n'oublie pas de mettre ton petit tablier de dentelle...

JANE. — Ça va, ça va ! On sait vivre ! *(Elle va vers la porte, se retourne.)* M. Mollinot est arrivé, à propos !

DENISE. — Où est-il ?

JANE. — Dans l'office, en train de se bourrer de petits fours. Tu ferais pas mal de m'en débarrasser !

DENISE. — Tu n'avais qu'à le faire entrer ! Il connaît le chemin !

JANE. — Je lui ai dit que tu étais avec tes trois bonshommes. Il a préféré les petits fours. Je te l'envoie... *(Sur le seuil :)* Rien d'autre à me dire ?

DENISE. — Rien, ma bonne Jane.

JANE. — Lequel c'est que tu épouses, finalement ?

DENISE, *nerveuse.* — Je ne sais pas encore ! On verra !

JANE. — Ça t'embête, hein ?... Je t'avais prévenue ! Il n'y a que deux moments dans la vie où les femmes sont vraiment heureuses. Quand elles sont fiancées et quand elles sont veuves.

DENISE, *furieuse.* — Oui ! Eh bien, ce n'est pas le moment de me le dire ! Fiche-moi le camp !

JANE. — Epouse donc l'Anglais ! C'est le plus vieux !

Elle sort en ricanant. Denise est très énervée. Elle se met à « ranger » les choses sur son passage : un cendrier, un fauteuil, un coussin sur le divan, un tableau contre le mur. Mollinot entre. Il est en smoking.

MOLLINOT. — Bonsoir, ma chère Denise ! Oh ! oh ! déjà sous les armes ? Cette robe est une merveille de bon goût ! Félicitations !

DENISE, *arrangeant la cravate de Mollinot.* — Quelle heure est-il ?

MOLLINOT. — 9 h. 10. Je sais bien que la réunion était pour 10 heures seulement, mais j'étais anxieux de savoir... Alors ?... Qui a gagné ?

DENISE. — Personne ! Ils acceptent tous !

MOLLINOT. — Vous voulez dire qu'ils ont décidé tous les trois de vous épouser ? C'est incroyable !

DENISE. — Merci.

MOLLINOT. — Je veux dire... Et puis, zut ! Je veux dire que c'est incroyable ! Il y a dix-huit ans que vous n'avez pas revu le dernier ? Dix-huit ans, c'est tout de même quelque chose ? Il en passe de l'eau sous les ponts en dix-huit ans !

DENISE, *nerveuse.* — Que voulez-vous que je vous dise ? Cela dépend peut-être des ponts !

MOLLINOT. — Bref, vous ne savez pas encore lequel vous épouserez et les Douchemin seront là dans trois quarts d'heure !

DENISE. — A qui le dites-vous ! Je sens que nous allons à un désastre ! Je vois déjà la veuve Douchemin repassant le seuil de la porte, drapée dans sa dignité avec ses deux héritiers sous le bras !

MOLLINOT. — Qu'allez-vous faire ?

DENISE. — J'ai décidé que les enfants choisiraient eux-mêmes.

MOLLINOT — Tiens ! Pourquoi pas vous ?

DENISE. — Parce que...

MOLLINOT. — Les enfants... Drôle d'idée !... Cela bouscule tous mes pronostics !

DENISE. — Vous avez fait des pronostics ?

MOLLINOT, *riant.* — Oui. J'ai parié 1.000 francs sur le toquard.

DENISE, *suffoquée.* — Vous avez parié ? Bravo ! C'est délicat ! Et avec qui, s'il vous plaît ?

MOLLINOT. — Voyons, Denise ! Avec moi-même, bien sûr ! Simple petit passe-temps inoffensif !

DENISE, *soulagée.* — Ah ! bon !... *(Curieuse :)* Et qui serait le... le toquard, d'après vous ?

MOLLINOT, *souriant.* — J'ai inscrit son nom sur mon agenda... *(Il met la main à la poche :)* D'après ma cote, il part à 17 contre 1... *(Il lui tend le carnet :)* Si cela vous intéresse...

Denise prend le carnet, va pour l'ouvrir et, se ravisant soudain, le rend à Mollinot.

DENISE. — Non. Je préfère ne pas le savoir. *(Sévère :)* Et je vous interdis de jamais me le dire, quoi qu'il arrive !

MOLLINOT. — Bien, bien... *(Il remet le carnet dans sa poche.)* Je pensais que vous trouveriez ma petite idée assez amusante...

DENISE. — Je la trouve stupide !... *(Les yeux au plafond :)* 1.000 francs sur le toquard ! *(A Mollinot :)* Ce sera agréable pour moi si c'est par hasard lui que les enfants choisissent !

MOLLINOT. — Puisque vous ne le saurez pas !

DENISE, *nerveuse.* — Justement ! Je croirai toujours que c'est celui-là ! *(Elle se jette dans un fauteuil.)* Ah ! vous avez fait du joli travail avec votre toquard ! *(Les enfants paraissent sur la galerie. Walter est drapé dans une robe de chambre impeccable. Pantoufles de cuir souple et foulard. Un filet lui enserre les cheveux. Martine est dans un peignoir de bain, les pieds nus dans des babouches. Bruno est en pantalon de smoking, sans veste, la cravate pas encore nouée. Il met ses bretelles en descendant l'escalier.)* Ah ! vous voilà enfin ?

MARTINE. — J'étais dans mon bain. Qu'est-ce qu'il faut mettre comme robe, d'après toi ? La blanche ou la bleu pâle ?

DENISE. — La bleu pâle, chérie.

WALTER. — Mais non, maman ! Mon smoking est bleu marine ! Cela va jurer effroyablement !

DENISE, *à Martine.* — Alors, mets la blanche.

MARTINE, *dégoûtée.* — Hélène Douchemin a à peu près la même !

DENISE. — Alors, mets la bleue ! *(Enervée :)* Et puis mets donc celle que tu voudras ! S'il faut encore que je choisisse tes robes, nous n'en sortirons pas, chérie. Les Douchemin seront là dans vingt minutes et j'ai à vous dire quelque chose de grave.

WALTER. — Encore ? Tu nous gâtes !

BRUNO. — Où est papa ?

DENISE. — Ils sont en train de s'habiller. *(Changeant de ton :)* Mes enfants, nous sommes à un tournant de notre histoire. J'ai reçu tout à l'heure la réponse définitive de vos pères.

MARTINE, *anxieuse.* — Ils se sont enfin mis d'accord ?... Alors, qui est-ce ?

DENISE. — Personne !

BRUNO. — Personne ?

WALTER. — Ils refusent ?

DENISE. — Ah ! mais ! Qu'avez-vous donc à vous figurer qu'ils refusent ? Ils acceptent, au contraire ! Ils se cramponnent à l'idée de m'épouser comme un noyé à une branche !

BRUNO. — A une planche, maman.

DENISE. — A une planche. Je ne sais même plus ce que je dis !

WALTER. — Tout ceci est très grave. Qu'allons-nous raconter aux Douchemin ?

BRUNO. — Si maman montait dans sa chambre ? On leur dirait qu'elle est malade ?...

MARTINE. — Elle ne pourra pas y rester éternellement, dans sa chambre ! Il faudra bien que nous l'en fassions sortir un jour ou l'autre !

DENISE. — Merci, ma chérie.

WALTER. — Alors ?... Il importe tout de même de prendre une décision !

DENISE. — Parfaitement. Et c'est vous qui allez la prendre !

WALTER. — Nous ? Mais, maman, c'est extrêmement délicat.

BRUNO, *souriant.* — Personnellement, je ne me sens pas encore en âge de te marier.

DENISE. — Il s'agit beaucoup moins de me trouver un mari que de vous trouver un père. Et il vous est donné le rare privilège de le choisir. Peut-être d'ailleurs l'avez-vous déjà choisi ?

MARTINE. — Naturellement !

WALTER. — Tu penses !

BRUNO. — Le choix n'était pas difficile !

WALTER. — Il est tellement extraordinaire ! Tellement bon !

MARTINE. — Tellement tendre !

BRUNO, *enthousiaste.* — C'est un type formidable !

Denise les a écoutés avec un sourire de soulagement qui est allé croissant. Elle jette un bref regard à Mollinot.

DENISE, *à Mollinot.* — Vous voyez !... *(Aux enfants :)* Mes chéris, c'est magnifique !... Lequel est-ce ?

WALTER. — Voyons, maman ! Le mien, bien sûr !

MARTINE. — Tu es fou ?... C'est le mien, évidemment !

BRUNO. — Mais pas du tout ! C'est le mien !

DENISE, *défaite.* — Mon Dieu ! Vous ne parliez

donc pas du même ?... *(A Mollinot:)* Nous allons tout droit à une catastrophe historique !

BRUNO, *grave.* — Tu ne voudrais tout de même pas que j'en aime un autre que le mien, dis ?

MARTINE. — Ian aurait trop de peine !

WALTER. — Michaël est tellement sensible !

MOLLINOT, *à Denise.* — Vous n'en sortirez pas.

DENISE, *têtue.* — J'en sortirai ! Il le faut !

BRUNO. — Et si tu épousais un neutre ?

On le regarde.

DENISE, *étonnée.* — Pourquoi un neutre ?

BRUNO. — Je veux dire un homme qui ne serait aucun des trois et qui présenterait tout de même les meilleures garanties pour toi et pour nous... Ce vieux Mol, par exemple...

Ils se retournent tous vers Mollinot, qui donne des signes d'une brusque inquiétude.

MOLLINOT. — Allons, allons, ce n'est pas le moment de plaisanter !

WALTER. — Mais Bruno ne plaisante pas ! Et, tout compte fait, ce n'est pas bête du tout !...

MARTINE. — N'êtes-vous pas le meilleur ami de maman ? Depuis des années nous vous voyons chaque jour dans cette maison... Vous arrivez le matin, vous déjeunez, vous dînez et vous repartez tranquillement le soir.

BRUNO. — Vous ne repartirez pas, voilà tout !

WALTER. — Vous voyez, cela ne changerait pas grand-chose à vos habitudes...

MOLLINOT, *suffoqué.* — Pas grand-chose ?...

MARTINE. — Vous nous avez dit mille fois que vous nous aimiez comme vos propres enfants !...

MOLLINOT. — Oui, mais...

MARTINE, *encourageante.* — Alors ?... Encore un petit effort...

DENISE. — Allons, cessez de le tourmenter ! Vous pensez bien que, s'il pouvait faire un mari acceptable, il y a longtemps que je l'aurais épousé !

MOLLINOT, *vexé.* — Ah ! oui. Sans que je m'en aperçoive ?

DENISE. — Évidemment !

MOLLINOT. — Et l'on peut savoir ce que vous me reprochez ?

DENISE. — Je vous connais trop. Si le mariage ne doit comporter aucune chance de surprise ou de découverte, bonne ou mauvaise, il devient la plus monotone des corvées. Ce serait le cas avec vous. J'y ai renoncé depuis longtemps.

WALTER, *à Denise.* — Alors, il n'y a plus qu'une solution. Choisis toi-même !

MARTINE. — De toi, nous accepterons n'importe qui.

BRUNO. — D'ailleurs, tout au fond, il y en a bien un que tu préfères ?

DENISE. — Tout au fond ? Encore faut-il pouvoir y aller, Bruno... C'est loin, tu sais !

WALTER. — Et je suis bien tranquille. Celui-là sera le meilleur.

BRUNO, *riant.* — Je te parie 100 francs que je le connais !

MARTINE, *sévère.* — Ne cherche pas à l'influencer, veux-tu ?

WALTER. — Quelle heure est-il ?

BRUNO. — Douchemin moins le quart.

WALTER. — On ne sera jamais prêts ! Martine ! Vite !

MARTINE. — A tout de suite, maman ! Bonne chance !

WALTER. — On compte sur toi !

Ils disparaissent tous les trois sur la galerie. Denise s'assied, mélancolique.

MOLLINOT. — Vous vous êtes mise dans de jolis draps ! Petochk, comme dirait le grand Letzaresko !

DENISE. — J'ai fait une de ces bêtises, mon ami !

MOLLINOT. — Monumentale ! Une bêtise de femme intelligente !

DENISE. — Je me suis conduite comme une midinette ! A mon âge !

MOLLINOT. — Il n'y a pas de limite d'âge pour les midinettes.

DENISE. — Moi, Denise Darvet-Stuart ! Une femme qui est traduite en dix-sept langues et qui a déjeuné avec Staline ! Aller me fourrer dans un guêpier pareil ! Et l'on s'arrache mes papiers sur la politique étrangère ! L'esprit le plus clairvoyant de notre époque ! dit *France-Soir.*

MOLLINOT, *souriant.* — Il ne faut pas croire tout ce qu'il y a dans les journaux...

DENISE. — J'ai voulu évoquer les fantômes ! Mes fantômes ! Ah ! c'est malin ! Vous auriez pu au moins essayer de m'en empêcher, vous !

MOLLINOT, *résigné.* — Il me semblait vaguement avoir essayé...

DENISE. — Le plus effroyable, c'est que je me demande aujourd'hui comment j'ai pu faire pour les aimer autrefois !... Michaël, tenez... J'avais gardé de lui un souvenir charmant... Eh bien, non ! Il ne ressemble pas du tout à mon souvenir !

MOLLINOT. — Il gagne à être vu de loin, comme sa peinture...

DENISE. — Quand à Ian, ce n'est même pas la peine d'en parler !

MOLLINOT. — Non. Il se raconte lui-même.

DENISE. — La statue de l'homme-orchestre en marche vers la postérité !... Pittoresque, d'accord, et pourri de talent, mais absolument impropre à la consommation. Un curieux mélange de Beethoven et de Luna-Park...

MOLLINOT. — A déguster par petites doses.

DENISE. — Une semaine tous les vingt ans. Le mariage est, hélas ! l'art de prendre des habitudes. On ne prend pas l'habitude de l'admirable Letzaresko. On le quitte ou on le tue !

MOLLINOT. — Et Dominique ?

DENISE, *souriante.* — Dominique, c'est autre chose. Il possède le seul attrait dont les femmes ne se fatiguent jamais...

MOLLINOT, *après avoir cherché.* — Il part tout de suite... ?

DENISE. — Non. Il fait peur. Il *me* fait peur, en tout cas... Et, avec cela, tellement séduisant !... Le genre d'homme à qui les femmes se donnent sans donner leur adresse... Vous voyez ce que je veux dire ?

MOLLINOT. — Non. Elles m'ont toujours donné leur adresse.

DENISE. — Bref. Dominique arriverait plutôt en tête du peloton...

MOLLINOT. — Alors ?

DENISE. — Mollinot, vous n'êtes pas sérieux ! On ne peut pas passer toute sa vie à frissonner dans les bras d'un inconnu. De temps en temps,

d'accord... je ne dis pas... Un peu comme les gens sobres qui se saoûlent une fois par an, à la Noël. Mais c'est tout !

MOLLINOT. — En somme vous vous êtes mise dans l'obligation d'épouser un homme qui vous ennuie, un homme qui vous exaspère ou un homme qui vous fait peur ?

DENISE. — Voilà. Et, par-dessus le marché, je ne suis pas faite pour le mariage ! Je n'en ai jamais été aussi certaine que maintenant...

MOLLINOT. — Vous avez choisi le bon jour. J'espère que vous allez mettre bon ordre à tout cela et que vous ne gâcherez pas votre vie pour satisfaire le sens de l'honneur des sardines Douchemin ?

DENISE. — Il s'agit du bonheur de Walter et de celui de Martine. Les sardines Douchemin passent donc avant tout... *(sur un autre ton)* contrairement à leur habitude !

MOLLINOT. — Ne soyez pas ridicule. A leur âge cela se retrouve, le bonheur !

DENISE. — Au mien, cela se remplace. Je connais quelques formules d'ersatz tout à fait présentables.

MOLLINOT. — Tenez, vous me rappelez ces innombrables « Tante Agathe » et « Tante Marie » qui indiquent des recettes de cuisine économique dans les journaux. Sur le papier, c'est magnifique, mais, dans une assiette, c'est immangeable.

DENISE. — Vous m'ennuyez. De toute manière, il faut que j'en épouse un, et j'en épouserai un !

MOLLINOT. — Badinguet, Wagner ou Fantômas ?

Denise ne répond pas. Elle sourit en regardant Dominique qui descend de la galerie.

DOMINIQUE. — Bonsoir, cher monsieur Mollinot. *(A Denise :)* Je suis le premier ?

MOLLINOT, *souriant.* — Exactement. *(A Denise :)* Je vais dire aux enfants de se presser...

Il sort. Denise regarde Dominique en souriant.

DENISE. — Vous êtes très élégant, Dominique...

DOMINIQUE, *offrant une cigarette à Denise.* — Merci. Avez-vous eu la réponse des enfants ?...

DENISE. — Oui.

DOMINIQUE, *lui allumant une cigarette.* — Alors ?...

DENISE. — Vous avez peur ?

DOMINIQUE, *le briquet allumé à la main.* — Moi ?... Pourquoi ?

DENISE. — Votre main tremble un peu, il me semble.

Dominique remet rapidement son briquet dans sa poche.

DOMINIQUE. — Je ne pense pas.

DENISE. — Je le pense. Reste à savoir de quoi vous avez peur.. D'avoir été choisi ou de ne pas l'avoir été ?...

Un temps de silence léger.

DOMINIQUE, *plaisantant.* — Peut-être les deux ? Qui sait ?

DENISE. — Il serait facile de le savoir.

DOMINIQUE, *souriant.* — Tellement facile, vous croyez ?

DENISE. — Il suffirait sans doute de vous dire que c'est vous qu'ils ont choisi... *(Dominique la regarde. Denise sourit)* ou que ce n'est pas vous !

DOMINIQUE, *tendu.* — C'est un jeu ?

DENISE. — Je suis en train de vivre des minutes passionnantes, Dominique. Ne me reprochez pas de les prolonger un peu !...

DOMINIQUE. — C'est à peu près ce que les chats doivent dire aux souris qu'ils tiennent dans leurs pattes.

DENISE. — Il y a tout de même une différence. Vous êtes ma dernière souris.

DOMINIQUE, *sérieux.* — Denise, il faut que je vous parle.

DENISE. — Rien ne vous y oblige, Dominique.

DOMINIQUE. — Si... Vous êtes sur le point de prendre une grave décision... enfin, je suppose que vous considérez le mariage comme une grave décision ?

DENISE. — J'en suis à un moment de la vie où les erreurs dans ce domaine sont définitives.

DOMINIQUE. — Je vous dois donc la vérité. Vous souvenez-vous exactement de notre rencontre ?

DENISE. — Elle n'est pas de celles qu'une femme oublie facilement.

DOMINIQUE. — Vous rentriez dans votre chambre. J'étais là. Vous ne m'aviez jamais vu. Moi, pas davantage.

DENISE. — Comment ?... Mais vous m'avez dit...

DOMINIQUE. — Que je vous aimais depuis des semaines, oui, et que je ne pouvais plus vivre sans vous. Il fallait que je dise quelque chose, Denise ? Vous aviez déjà la bouche ouverte pour appeler au secours !

DENISE. — Dominique ! C'était donc simplement pour me faire taire ?

DOMINIQUE. — Oui. J'ai crié : « Je vous aime ! » avant que vous ne puissiez crier : « Au secours ! » Tout dépendait de celui qui crierait le premier !

DENISE. — Mais, alors, pourquoi étiez-vous dans ma chambre ?

DOMINIQUE. — Je m'étais trompé d'étage.

DENISE, *suffoquée.* — Oh !

DOMINIQUE. — C'était la première fois que cela m'arrivait !

DENISE. — Ce n'est pas une excuse !

DOMINIQUE. — Je me croyais au 126. J'étais au 226. La nuit, vous savez, toutes les fenêtres se ressemblent !

DENISE. — Et qu'alliez-vous faire au 226 ?

DOMINIQUE. — Rien de spécial... Récupérer dans le tiroir d'un certain secrétaire l'acte de cession d'une série de puits de pétrole irakiens.

DENISE. — Vous êtes dans les pétroles ?

DOMINIQUE. — J'y étais à l'époque... Dans les pétroles des autres.

DENISE. — Ah !...

DOMINIQUE. — J'ai été aussi, par la suite, dans les diamants à Joannesburg, dans les cotons à Sidney, dans le jade à Shanghaï, dans les perles à Sumatra... C'étaient toujours les diamants, les cotons, les jades et les perles des autres... Je n'ai jamais eu les moyens de travailler à mon compte...

DENISE. — Sauf au 226 !

DOMINIQUE. — Je suis un aventurier, comme disent les romans...

DENISE. — Aveu tardif, mais superflu !

DOMINIQUE. — Les aventuriers ne choisissent pas les moyens pour se tirer d'affaire. Vous étiez jeune... seule... ravissante... un peu émue. Le mensonge était facile et vous ne demandiez qu'à le croire !

DENISE, *sévère.* — Passons ! Passons !

DOMINIQUE. — Quelques heures plus tard il était

d'ailleurs devenu la plus banale des vérités ! Je vous aimais.

DENISE, *un peu remuée.* — Alors pourquoi êtes-vous parti ? Avez-vous pensé que je n'étais pas capable de vous comprendre ?

DOMINIQUE. — Non, mais je me connaissais déjà suffisamment pour savoir que je n'avais rien à espérer de moi-même. Je suis dans l'aventure comme un oiseau pris à la glu. Je peux battre des ailes tant que je voudrai. Tout est inutile ! Je ne m'envolerai jamais plus vers autre chose. Beau cadeau à vous offrir, vraiment !

Un temps léger de silence.

DENISE, *émue.* — Comment faites-vous pour avoir d'aussi jolis scrupules dans un aussi vilain métier ?

DOMINIQUE, *souriant.* — On n'est jamais aussi bon qu'on ne le craint ni aussi mauvais qu'on ne l'espère.

DENISE. — C'est vrai... *(Elle le regarde.)* Je vais vous poser encore une question, Dominique. La dernière. Est-ce que vous êtes heureux ?

DOMINIQUE. — Vous êtes mon seul regret.

Denise se tait. Elle détourne la tête sous le regard de Dominique.

DOMINIQUE. — Vous comprenez, n'est-ce pas, qu'aujourd'hui comme il y a dix-huit ans rien n'est possible entre nous ?

DENISE. — Je comprends... *(Un temps léger.)* Mais alors, pourquoi n'avez-vous pas cédé devant Michaël et Ian ?

DOMINIQUE. — Je sais que vous ne serez jamais ma femme, mais je ne voudrais pas que vous soyez celle d'un autre. Et maintenant dites-moi qui les enfants ont choisi. J'ai besoin de le savoir, Denise.

DENISE, *souriant.* — Ils ont choisi chacun le leur.

DOMINIQUE, *heureux.* — Même Bruno ?

DENISE. — C'est Bruno qui a dit la chose la plus gentille.

DOMINIQUE, *ému.* — Ah ! oui... Sur moi ?... Qu'est-ce qu'il a dit ?

DENISE. — Il a dit : « Tu ne voudrais tout de même pas que j'en aime un autre ! »

DOMINIQUE, *il contient mal son émotion.* — Ah !... Il a dit cela ?... Vous êtes sûre que c'est lui qui l'a dit ?

DENISE. — Je ne peux pas me tromper.

DOMINIQUE, *bouleversé.* — Merci... *(Souriant :)* Un chic petit Bruno, n'est-ce pas ?

DENISE. — Oui, Dominique. *(Amicale :)* Je sais maintenant de quoi vous aviez peur, tout à l'heure. Ni de moi ni des autres, bien sûr !

DOMINIQUE. — Non, Denise. De lui. *(Ils se taisent. Dominique allume une cigarette parce qu'il faut bien qu'il fasse quelque chose pour retrouver un peu de calme.)* Et, maintenant, qu'allez-vous faire ?

DENISE. — Les enfants m'avaient laissée libre de choisir moi-même.

DOMINIQUE. — Et vous avez choisi ?

Un temps léger d'hésitation.

DENISE. — Personne.

DOMINIQUE. — Merci. *(Il vient contre elle.)* Demain, je serai parti, Denise... sans adieux si vous le voulez bien... Ce n'est pas mon genre... Je partirai comme cela... tout simplement...

DENISE. — Je laisserai une fenêtre ouverte...

DOMINIQUE. — Quand Bruno vous demandera ce que je suis devenu, vous lui direz que... enfin, je suis sûr que vous saurez ce qu'il faut lui dire... En quittant Paris je lui enverrai la Winchester à douze coups... Voilà... Je crois que c'est tout, n'est-ce pas ?

DENISE. — Je crois que c'est tout. *(On entend soudain le bruit d'une galopade. Elle ajoute très vite :)* Bonne chance, mon chéri.

Au même moment, Walter, Martine et Bruno paraissent sur la galerie et descendent l'escalier en trombe.

WALTER, *dévaluant les marches.* — Maman ! les voilà !

DENISE. — Qui ?

MARTINE, *descendant.* — Les Douchemin !

BRUNO, *il vient vers eux.* — Signalés à tribord ! Artilleurs à vos pièces ! Hissez le pavillon ! *(A Dominique :)* Qu'est-ce que tu peux avoir comme chic, toi ! !

DOMINIQUE, *riant.* — Merci, gosse.

DENISE. — Mais, enfin, que se passe-t-il ?

MARTINE. — Walter a eu l'idée de leur téléphoner de ma chambre. Le maître d'hôtel a répondu que madame et les enfants venaient de partir.

BRUNO. — Comme un coup de canon !

DENISE. — Déjà ? Quelle heure est-il donc ? Ces gens-là sont impitoyables ! Même pas cinq minutes de retard ! Où est mon sac ?... Et les autres qui ne sont pas là ! *(Criant :)* Mollinot ! Michaël ! Ian ! *(Aux autres :)* Et, surtout, du calme ! Il est inutile de s'énerver ! Qu'est-ce qu'ils attendent pour venir ?... *(Elle crie :)* Michaël ! Ian ! Mollinot !

Mollinot paraît par la porte du bas. Il achève de manger un petit four.

MOLLINOT, *placide.* — Il se passe quelque chose ?

DENISE. — Il se passe que les Douchemin arrivent ! *(Soudain :)* Ah ! les voilà !

MARTINE. — Mon Dieu !... *(Elle se retourne. Ce sont Michaël et Ian qui paraissent en habit.)* Ah ! bon.

MICHAËL. — Mille regrets, ma chère, mais vos salles de bains sont tellement minuscules !...

IAN. — Tchaïsk ! J'avais perdu mon bouton de col sous le lit ! Tout à fait comme au Festival de Vienne, moï Kochany ! Tu te souviens ?

DENISE. — Oui, oui. Les Douchemin...

IAN, *lancé.* — Quel triomphe, moï Delik ! La salle bondée ! L'Autriche entière en train de s'écraser aux portes ! La garde civile à cheval ! 50.000 couronnes de fleurs dans ma loge !

MARTINE, *étonnée.* — Des couronnes de fleurs ?

IAN. — Tchaïsk ! Petit oiseau, où as-tu la tête ? La couronne était la monnaie de la pauvre Autriche, à cette époque !

DENISE. — Ian, pour l'amour du ciel, essayez de rester cinq minutes sans parler de vous ! Du calme ! Voyons, est-ce que tout le monde est bien là ?... *(Elle vérifie :)* Trois enfants... trois pères... la mère et Mollinot. Parfait. Mes amis, j'ai quelque chose de grave à vous dire !

WALTER, *affolé* — Maman ! Pas aujourd'hui !

DENISE. — Les pères n'ayant pas réussi à se mettre d'accord et les enfants n'étant pas arrivés à un meilleur résultat, j'avais accepté de choisir

moi-même entre Michaël, Ian et Dominique. J'ai choisi !

Silence de mort.

BRUNO. — Qui, maman ?

DENISE. — J'ai choisi de rester veuve !

Ahurissement général.

MARTINE. — Maman, tu n'as tout de même pas l'intention de ressusciter cette histoire impossible !

DENISE. — Chérie, il n'y a pas d'autre solution ! C'est en tout cas la seule qui ne soit pas au-dessus de mes forces.

IAN, *à Denise.* — Moï Kochany ! Mais je t'aime !

DENISE, *gentille.* — Cher Ian, vous n'appartiendrez jamais qu'à la musique... à la vôtre... et vous n'aimerez jamais vraiment que vous !

IAN, *noble.* — Et Wagner !

DENISE, *conciliante.* — Et Wagner, parce qu'il est mort.

WALTER. — Bien entendu, maman, tu es la seule maîtresse de tes actes et nous n'avons rien à dire... mais je me demande comment nous allons nous en sortir avec les Douchemin !...

MARTINE. — Au diable les Douchemin, après tout ! Est-ce que nous pourrions être heureux une seconde si nous savions maman malheureuse ?

WALTER. — Non, mais il faudra tout de même bien dire quelque chose à ces gens-là !

MARTINE. — On leur dira la vérité ! Tant pis pour Jean-Pierre et pour Hélène s'ils ne sont pas assez grands pour la comprendre !

WALTER, *pessimiste.* — Ils ne seront jamais assez grands.

DENISE. — Mes chéris, je suis désolée... Je vous jure que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous !... Vous le croyez, n'est-ce pas ?...

MOLLINOT. — J'espère qu'ils n'en ont jamais douté !

WALTER. — Non, Dieu merci !... *(Souriant, à Denise :)* Rassure-toi, maman, nous n'aurons jamais tout perdu aussi longtemps que nous te garderons !

DENISE. — Merci, Walter. *(A Michaël :)* Cher Michaël, êtes-vous vraiment fâché ? Ne pensez-vous pas que j'ai raison ?

MICHAËL. — Ma chère, un gentleman ne dit jamais à une femme qu'elle a tort. D'abord parce qu'il est un gentleman, ensuite parce que les femmes ont toujours raison d'avoir tort. Je m'incline devant votre décision. *(Il regarde Walter.)* J'ose espérer simplement que cette maison me restera ouverte... de temps en temps.

DENISE. — A vous comme au autres, Mic. Vous n'y viendrez jamais aussi souvent que je le souhaite...

Jane entre en trombe et referme la porte derrière elle.

JANE. — Ça y est ! Les voilà !

DENISE. — Les Douchemin ?...

JANE. — Evidemment ! Leur voiture est à la grille.

MARTINE, *angoissée.* — Mon Dieu !... Je voudrais qu'il y ait une explosion quelque part !

BRUNO. — Sois tranquille, il y en aura une.

DENISE. — Du calme ! Je vous en prie, du calme !... Bruno, cours vite au grenier !

BRUNO, *étonné.* — Mais je n'ai pas peur, maman !

DENISE. — Ne sois pas stupide ! Cours au grenier et apporte le tableau ! Vite !

MARTINE. — Le tableau d'Edouard ?

DENISE. — Il faut qu'il soit là ! Je le sens ! Il nous portera bonheur. Il m'a toujours porté bonheur ! Cher Edouard ! Depuis que je l'ai envoyé au grenier, tout va mal !... *(A Bruno :)* Allons, obéis !

WALTER, *sans enthousiasme.* — Tu penses vraiment que...

DENISE. — Je ne pense pas ! Chaque fois que je pense il arrive un accident !... *(A Bruno :)* Qu'est-ce que tu attends, Bruno ? Allons !

BRUNO. — Bien, maman.

Il court vers l'escalier et monte les marches rapidement.

DENISE, *criant.* — Apporte aussi un marteau et un clou !

BRUNO, *criant.* — Oui !

DENISE, *aux autres.* — Pourvu qu'on ait le temps de le pendre !... Dieu merci, je n'ai pas fait boucher son ancien trou !... Il n'y aura qu'à enfoncer le piton...

WALTER. — Tu penses à tout !

DENISE. — Ecoutez, vous tous... *(A Jane :)* Pas toi ! Retourne dans l'entrée et attends les Douchemin... Essaie de les retenir une minute ! Une minute seulement !

JANE. — Je ferai semblant que la porte s'ouvre mal.

DENISE. — Voilà !... *(On entend un coup de klaxon. Tout le monde tourne la tête.)* Cette fois, plus d'espoir ! Ce sont eux !... *(A Jane :)* Vite !

Jane sort. On entend un autre coup de klaxon.

IAN, *se bouchant les oreilles.* — Tchaïsk ! Je commence à ne pas aimer du tout ces gens-là !

DENISE. — Vous tous, écoutez-moi bien... L'heure est grave et délicate...

MICHAËL. — Yes ! Incisive !

DENISE. — Décisive ! Je demande qu'on me laisse la direction des opérations !... Ne dites que l'essentiel... Bonjour ! Comment allez-vous ?... Surtout, pas d'initiatives privées ! *(Elle arrange nerveusement la cravate de Mollinot qui est devant elle.)* J'ai tout mon sang-froid !

WALTER. — Mais nous allons avoir l'air idiot !

DENISE. — Un amoureux a toujours l'air idiot, mon chéri. Demande à ton père ! *(Bruno dévale l'escalier à fond de train, portant sous son bras le portrait d'Edouard.)* Vite, Bruno !... Donnez-moi une chaise !... Mollinot, tenez-là ! *(Walter et Martine se précipitent et placent une chaise devant le mur, à l'endroit où était pendu le portrait d'Edouard au premier acte. Denise monte sur la chaise, que Mollinot tient avec l'aide des enfants.)* Bruno ! Le marteau ! Je parie que tu as oublié le marteau !

BRUNO. — Mais non !

Il sort de la poche de son smoking un gros marteau que Denise soulève péniblement.

MICHAËL. — Ma chère... si vous voulez bien me permettre...

DENISE. — Non, non !... C'est déjà moi qui l'avais pendu la première fois !... Il pourrait se vexer... Bruno, le piton !... *(Bruno lui passe le piton.)* Tu aurais pu trouver un autre marteau !...

BRUNO. — Dans des moments pareils, tu sais, on ne trouve jamais le marteau qu'on voudrait !

DENISE. — Tenez la chaise !

Elle commence à donner des coups de marteau sur le piton. On entend un coup de sonnette.

MARTINE. — Vite, maman ! Ils entrent !

DENISE, *donnant des coups de marteau.* — Du calme !... *(Sur un autre ton :)* C'est sûrement de la brique. Ça ne s'enfonce pas !

MARTINE, *suppliante.* — Mon Dieu ! Envoyez une syncope à Mme Douchemin ! Une toute petite syncope !

DENISE, *tapant toujours.* — Ça y est ! Cela s'enfonce !... *(Tapant :)* Tenez bien la chaise !

WALTER, *à Martine, pessimiste.* — Ils doivent sûrement entendre les coups de marteau...

MARTINE. — Bien sûr ! *(A Ian, inspirée :)* Papa ! mets-toi au piano, vite !

IAN, *étonné.* — Au piano, petit oiseau ?... Maintenant ?

MARTINE. — Pour couvrir le bruit du marteau ! Papa, je t'en prie !

IAN. — Petochk !... Pour couvrir le bruit du marteau !... *(Les yeux au ciel, allant vers le piano :)* Voilà les filles que tu fais, Letzaresko ! Damnation !

Il se met à jouer furieusement. Denise enfonce le piton. Puis elle prend le tableau des mains de Bruno et l'accroche. Elle descend de la chaise. Elle regarde.

MARTINE, *haut.* — Merci, papa ! Cela suffit !

IAN, *résigné.* — Pauvre Ian !

Il referme le piano et vient vers le groupe massé autour du portrait d'Edouard.

DENISE. — Je le trouve bien sale !

BRUNO. — Je l'ai pourtant essuyé...

MARTINE. — Tu crois qu'il tient ?

DENISE, *le marteau à la main.* — Il tiendra toujours jusqu'à demain... *(Aux trois hommes :)* Je vous présente mon mari, mes chéris : Edouard Darvet-Stuart !

MICHAËL, *après un long examen.* — Correct.

DOMINIQUE, *souriant.* — Michaël-Ian-Dominique-Edouard Darvet-Stuart, mari synthétique !

DENISE. — Exactement ! *(Soudain :)* Je me demande ce que fait Jane !

MARTINE. — Ce n'était peut-être pas eux !

DENISE. — Ne complique pas la situation, veux-tu !

Jane entre.

WALTER. — Alors ?

JANE. — Ils attendent.

DENISE. — Qu'est-ce que tu leur as dit pour les faire patienter ?

JANE. — Que je cherchais une autre place. Ça intéresse toujours les gens.

DENISE, *riant.* — Bravo !... Fais-les entrer, maintenant... *(Soudain décomposée.)* Jane ! Ce n'est pas vrai, au moins ?

JANE, *sévère.* — Tu te maries ?

DENISE. — Non !

JANE, *souriante.* — Alors, c'est pas vrai !

Elle sort. Denise pousse un grand soupir.

DENISE. — Mes enfants, nous avons frôlé le désastre !... Maintenant, attention !... *(Elle s'aperçoit qu'elle tient toujours le marteau.)* Mon Dieu ! Le marteau !... *(Elle le donne à Martine.)* Tiens !

MARTINE, *agacée.* — Mais, maman... *(Elle le donne à Walter.)* Tiens.

WALTER, *furieux.* — Qu'est-ce que tu veux que... *(Il le donne à Bruno.)* Tiens !

BRUNO, *pas content.* — Merci ! Ce n'est plus un marteau, c'est un boomerang !

Jane entre brusquement.

JANE, *annonçant.* — Mme Douchemin !

Bruno n'a que le temps de faire disparaître le marteau dans sa poche. Mme Douchemin entre, suivie de Jean-Pierre et d'Hélène. Mme Douchemin est sévère et imposante. Pas du tout ridicule. Nous connaissons Jean-Pierre. Hélène est une jolie fille très élégante.

DENISE, *allant vers elle.* — Chère madame, soyez ici la bienvenue... Merci d'être arrivée si vite... Nous vous attendions tous avec tellement d'impatience !...

Mme DOUCHEMIN. — Vous êtes trop aimable, chère madame. J'avoue que de mon côté j'avais hâte de mieux vous connaître... vous et votre charmante petite famille... Voici Jean-Pierre que vous avez déjà vu, je crois...

DENISE. — Mais oui !... Toujours aussi charmant !... Bonjour, Jean-Pierre...

Mme DOUCHEMIN, *poussant légèrement Hélène.* — Ma fille Hélène...

DENISE. — Chère enfant !... Je savais déjà que vous étiez adorable ! Walter a toujours eu tellement de goût ! A mon tour, maintenant !... Vous connaissez déjà Walter et Martine, n'est-ce pas ?

Mme DOUCHEMIN. — J'ai eu le plaisir de les voir quelques fois à la villa... Bonjour, mes enfants. *(A Denise :)* Vous en avez encore un autre, je crois ?

DENISE. — Oui, le dernier : Bruno... *(Bruno s'approche de Mme Douchemin.)* Il va sur ses dix-neuf ans...

BRUNO, *s'inclinant.* — Mes hommages, madame.

Mme DOUCHEMIN. — Bonsoir, mon enfant. *(Apercevant le marteau qui gonfle la poche du smoking de Bruno.)* Tiens ! vous avez un marteau dans votre poche !

BRUNO, *sortant le marteau.* — Oui... Excusez-moi... J'ai toujours un marteau dans ma poche... Maman a beau me gronder, c'est plus fort que moi ! Il y a tellement de petites choses à réparer, dans une maison !

Mme DOUCHEMIN. — Mais c'est très bien, tout cela ! C'est très bien !...

DENISE, *vite.* — Chère madame, permettez-moi maintenant de vous présenter notre plus vieil ami... Monsieur Mollinot. Un homme remarquable.

MOLLINOT, *s'inclinant.* — Madame...

Mme DOUCHEMIN. — Monsieur...

DENISE, *continuant.* — Dominique Revol... des pétroles de l'Irak...

Mme DOUCHEMIN, *impressionnée.* — Ravie...

DENISE. — Sir Michaël Norman, baronnet de Norhshire... le futur ambassadeur de Sa Majesté britannique en France.

Mme DOUCHEMIN, *très impressionnée.* — Excellence...

MICHAËL. — I am very glad... Je suis très heureux...

DENISE. — Et le grand pianiste et compositeur international Ian Letzaresko dont vous avez certainement applaudi les œuvres...

Mme DOUCHEMIN, *subjuguée.* — Certainement !... Très honorée de vous connaître, maître... très émue...

IAN, *la main sur le cœur.* — Monicht od moï, madame... Je comprends votre émotion. La première fois que la grande-duchesse Mathilde elle m'a vu, il a fallu une heure pour la ranimer !

HÉLÈNE. — Maître, comme je suis heureuse de vous rencontrer ! J'aime tellement ce que vous faites ! J'ai tous vos disques à la maison !... *La Symphonie de la forêt... Les Fugues en mineur... Pluie de printemps...*

IAN, *flatté.* — Tchaïsk !... Petites choses, mon enfant ! Géniales mais faciles ! *(Soudain :)* Sais-tu ce que je vais faire, petite poupée ?... Je vais te jouer mon *Appassionata !...* Pour toi seule !

DENISE. — Tout à l'heure, cher Ian, tout à l'heure ! *(Offrant un siège à Mme Douchemin :)* Je vous en prie, chère madame... *(Mme Douchemin s'assied. Léger silence.)* Quelle journée splendide, n'est-ce pas ?... Nous avons un printemps admirable !

MOLLINOT. — Un printemps pour amoureux !

Mme DOUCHEMIN, *aimable.* — J'allais le dire. *(Regard autour d'elle :)* Votre villa est bien agréable, chère madame !... Et vous avez beaucoup de goût !... M. Darvet-Stuart, sans doute ?

DENISE. — Oui... Pauvre cher Édouard ! Comme il serait heureux s'il était parmi nous !

BRUNO. — Et nous, alors !

Denise, Walter et Martine jettent un regard noir à Bruno. Mme Douchemin admire toujours Edouard.

Mme DOUCHEMIN. — Il est très bien.

DENISE. — Il a toujours été très bien.

Mme DOUCHEMIN. — Vos enfants lui ressemblent, d'ailleurs... surtout l'aîné.

MICHAËL, *raide.* — Walter ? Je ne trouve pas !

Mme DOUCHEMIN. — C'est indiscutable, Excellence !... Les mêmes yeux... le même front... *(A Denise :)* M. Darvet-Stuart était sans doute dans les affaires ?

DENISE. — Oui, oui, dans les affaires...

Mme DOUCHEMIN. — M. Douchemin également, comme vous devez certainement le savoir...

DOMINIQUE. — La sardine Douchemin, la sardine qui fait son petit bonhomme Douchemin...

Mme DOUCHEMIN, *ravie.* — C'est un slogan que M. Douchemin avait trouvé tout seul. C'était un poète ! Hélas ! les difficultés de l'époque sont innombrables ! Impossible de se procurer la matière première !

IAN. — Petochk ! Il n'y a plus de sardines ? Comme c'est affreux !

Mme DOUCHEMIN. — Oh ! ce ne sont pas les sardines qui manquent, maître ! C'est le fer-blanc pour les boîtes. Et le métal pour faire les clés ! Songez, Excellence, que notre maison ne livre pas une seule boîte sans sa clé !

MICHAËL. — C'est un sentiment qui vous honore, madame.

Mme DOUCHEMIN. — Merci, Excellence. *(A Denise :)* M. Darvet-Stuart avait ses bureaux à Paris ?

DENISE. — Oh ! non... pas à Paris ! En Amérique. A New-York.

Mme DOUCHEMIN. — Ah ! oui. M. Douchemin a également passé de nombreuses années à New-York. Nous y avons d'ailleurs conservé des bureaux importants. Amusant, n'est-ce pas ?

DENISE. — Très !

Mme DOUCHEMIN. — Je suis certaine que les anciens collaborateurs de M. Douchemin ont connu M. Darvet-Stuart, autrefois !

DENISE, *vite.* — Peut-être pas... Édouard était un grand voyageur... Il est resté si peu de temps à New-York !... L'Afrique l'attirait irrésistiblement !

MOLLINOT, *charitable.* — L'Afrique équatoriale... celle où il ne passe jamais personne... Mayoumba... Loango... Pointe-Noire !

Mme DOUCHEMIN, *ravie.* — Pointe-Noire ? Comme c'est curieux ! M. Douchemin et moi nous y avons vécu six ans de notre jeunesse ! Est-ce que M. Darvet-Stuart...

DENISE, *la coupant.* — Édouard ne supportait pas le climat. Il n'a fait que passer.

Mme DOUCHEMIN. — Pour aller où ?

DENISE. — Je me le demande... Il a tellement parcouru le monde de long en large !

Mme DOUCHEMIN. — M. Douchemin également !

MOLLINOT. — Ils ont dû se manquer de très peu !

Mme DOUCHEMIN. — M. Darvet-Stuart a bien fini par se fixer quelque part.

DENISE, *au supplice.* — Si peu !

DOMINIQUE. — Personnellement, je l'ai beaucoup connu à Sumatra.

MICHAËL. — En ce qui me concerne, je l'ai souvent rencontré à Palimpour, dans le Pakistan...

IAN. — Tchaïsk ! Moi et lui, nous avons révolutionné l'Amérique du Sud pendant des mois !

MICHAËL. — C'était mon meilleur ami. Un authentique gentleman ! Walter lui ressemble beaucoup d'ailleurs...

Mme DOUCHEMIN, *étonnée.* — Mais, Excellence, vous prétendiez que non, tout à l'heure !

MICHAËL. — J'ai réfléchi.

IAN. — Incomparable Édouard ! Tellement supérieur aux autres ! Tellement doué pour la musique ! Moï delik ! Quel artiste !

DOMINIQUE. — Un homme d'action. Un grand sportif. Un coup d'œil infaillible. A trente pas, il mettait quatre balles sur six dans un as de pique !

Mme DOUCHEMIN, *impressionnée.* — Pour quoi faire ?

DOMINIQUE. — Pour le plaisir ! Ah ! il fallait le voir devant le danger !

IAN, *les yeux au ciel.* — Devant un piano !

MICHAËL. — Devant un problème insoluble !

DENISE. — Insoluble ! *(Rêveuse :)* Oui, il fallait le voir devant tout cela !

Mme DOUCHEMIN, *les yeux sur le tableau.* — Quel homme ! *(A Denise :)* Comme vous avez dû être heureuse ! Ah ! être aimée par un être pareil ! Être sa femme ! *(La voix mouillée :)* Comme je vous envie ! *(Des larmes dans la voix :)* Tant de bonheur pour vous, mon Dieu !...

Elle tombe dans un fauteuil. Elle commence à pleurer.

DENISE, *stupéfaite.* — Mais, chère madame... Je suis certaine que M. Douchemin était également...

Mme Douchemin, *en larmes.* — M. Douchemin !... M. Douchemin !... *(Elle sanglote.)* Il ne faut pas me parler de M. Douchemin ! C'est affreux !

Hélène. — Voyons, maman ! Tu ne vas pas te mettre à pleurer !

Jean-Pierre. — Puisqu'on te dit que cela n'a aucune importance !

Mme Douchemin, *noyée de larmes.* — Non... non... Laissez-moi pleurer, mes enfants !... Cela me soulage !... Ton mouchoir, Jean-Pierre !... *(Elle prend le mouchoir.)* Merci, mon petit !... Tout cela est tellement douloureux pour moi !... Mon Dieu, je ne méritais pas une chose pareille !... Quel affront !

Denise. — Voyons, chère madame !... Voyons, chère madame Douchemin !... *(A Hélène :)* Tout cela est un peu froid ! Votre chère maman a bien un prénom ?...

Hélène. — Elle s'appelle Eglantine.

Denise. — Oh ! *(Elle se reprend.)* C'est charmant ! *(Affectueuse :)* Voyons, Eglantine !... Quelqu'un vous a fait de la peine ?... Je vous en prie, calmez-vous !... Que voulez-vous que nous fassions ?...

Ian, *à Denise.* — Attends ! Je vais lui jouer mon *Appassionata* !

Denise. — Ah ! non. Elle pleure déjà !

Mme Douchemin, *en larmes.* — Excusez-moi... Ce n'est la faute de personne... C'est la vie !... Il y a si longtemps que je voulais vous le dire... Mais je n'osais pas... J'avais peur de vous... à cause de mes enfants !

Denise, *blessée.* — Eglantine !

Mme Douchemin. — Je sais bien que vous ne leur feriez pas de mal ! Vous paraissez si bonne !... Mais vous ne pouvez pas comprendre... C'est... c'est... tellement difficile !... *(Elle se mouche.)* Mes pauvres petits !... Mes pauvres petits !...

Denise, *inquiète.* — Ils sont malades ?

Mme Douchemin. — C'est bien pire... M. Douchemin... leur père... il est mort... noyé !... C'est affreux ! Noyé !

Denise, *étonnée* — Eh bien ? Ce n'est pas héréditaire !

Mme Douchemin. — Juste la veille, vous comprenez ? Juste la veille !

Denise. — La veille de quoi, ma bonne Eglantine ?

Mme Douchemin. — De... de... de notre mariage ! Il avait reconnu les enfants, mais moi... *(Dans un brusque sanglot :)* Je ne suis pas Mme Douchemin ! Je n'ai jamais été la femme de M. Douchemin ! Jamais !

Denise, *suffoquée.* — Comment ? Vous aussi ?

Mme Douchemin, *transformée en fontaine.* — Il n'a pas eu le temps !... Juste la veille !... Noyé ! *(En larmes :)* Je suis une Balandrot !... Je ne suis qu'une Balandrot !

Denise. — Mais non ! Mais non !

Mme Douchemin, *reniflant.* — C'est mon nom de jeune fille !

Denise. — Dans ce cas !...

Walter, *à Hélène.* — Chérie ! C'est magnifique ! Embrassez-moi !

Martine, *à Jean-Pierre.* — Mon amour, si au moins vous me l'aviez dit dès le début ! Comme je suis heureuse !...

Denise, *rêveuse.* — Balandrot... Balandrot... Balandrot... *(Elle éclate soudain.)* Ça y est ! Je m'y suis faite ! Eglantine, je vous adore ! *(Elle l'embrasse.)* Et surtout ne vous inquiétez pas ! *(Désignant le portrait d'un geste large.)* Edouard servira pour tout le monde !

A ce moment précis, le portrait d'Edouard s'écroule dans un grand fracas. Ils poussent tous un cri de surprise. Jane paraît sur le seuil de la porte.

Jane, *impassible.* — Est-ce que je peux servir le champagne ?

RIDEAU

Les nécessités de la mise en pages ne nous ont pas permis de placer dans ce numéro les extraits de presse sur LES ENFANTS D'ÉDOUARD. *Nous nous en excusons auprès de nos abonnés.*

Dominique. Denise.

Dominique. Bruno. Martine. Walter. Ian. Sir Michaël. Denise. Mollinot.

6 DOMINIQUE. — *Dites-moi seulement si vous l'aimez?* (ACTE II.)

7 DENISE. — *Mes enfants, voici vos pères!* (ACTE II.)

8 IAN. — *A nous deux, Wagner!* (ACTE II.)

9 MICHAEL (sombre). — *Trop tard!* (Ian a ouvert le piano. Il plaque quelques accords et se retourne terrible.) (ACTE II.)

10 DENISE. — *Vraiment, vous n'êtes pas raisonnables, mes chéris.* (ACTE III.)

Photographies *France-Illustration.*

Ian. Denise. Sir Michaël.

Bruno. Dominique. Sir Michaël. Denise. Mollinot. Martine. Walter. Ian.

Ian. Dominique. Denise. Sir Michaël.

FRUIT D'UNE PRUDENTE
POLITIQUE DE STOCKS...

la qualité Camus triomphe !

1863

CAMUS

"LA GRANDE MARQUE"

COGNAC

EXPRESS - PUBLICITÉ . PARIS

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imp. de Bobigny.
Fondateur : GEORGES OUDARD.
Le Directeur-Gérant : G. CAHEN-SALVADOR.

Dépôt légal 1er trimestre 1949. — Imp. nº 80.
Supplément au Nº 176
de *France-Illustration*.